

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

THÈSE

N°

147

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Louis SAUNÉ

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris
Interne de l'Hôpital départemental de Nanterre
Né le 28 juin 1905, à Amiens

L'INFLUENCE DES CHERCHEURS
DE LA « MÉDECINE UNIVERSELLE »
SUR L'ŒUVRE
DE FRANÇOIS RABELAIS

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1935

711

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Louis SAUNÉ

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris
Interne de l'Hôpital départemental de Nanterre
Né le 28 juin 1905, à Amiens

L'INFLUENCE DES CHERCHEURS
DE LA « MÉDECINE UNIVERSELLE »
SUR L'ŒUVRE
DE FRANÇOIS RABELAIS

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1935

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEU-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	BEZANÇON.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	PROUST.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	N...
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BÉNARD (Henri) . Pathologie médicale.
 BERNARD Étienne. Pathologie médicale.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD..... Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER Pathologie médicale.
 DOGNON..... Physique.
 FEY Urologie.
 GALLIARD..... Parasitologie.
 GASTINEL..... Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD..... Histologie.
 HAGUENAU Pathologie médicale.
 HALPHEN..... Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LABBÉ (Henri) ... Chimie biologique.
 LACOMME Obstétrique.

MM.

LANTUÉJOUL ... Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) . Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LÉVY..... Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI .. Neurologie et Psychiâtrie
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET... Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING..... Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIÈVRE ... Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ..... Chimie biologique.
 SÉNÈQUE..... Pathologie chirurgicale.
 TROISIER Pathologie expérimentale
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.

MM.

LEROUX..... Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 ZIMMERN..... Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent.

MM.		MM.	
ABRAMI.....	} Clinique médicale.	BASSET.....	} Clinique chirurgicale.
ALAJOUANINE..		BROCQ.....	
AUBERTIN.....		CADENAT.....	
BRULÉ.....		GATELLIER....	
CHABROL.....		HEITZ-BOYER..	
CHIRAY.....		MOCQUOT.....	
DONZELOT.....		MOURE.....	
DUVOIR.....		QUENU.....	
HARVIER.....		SCHWARTZ....	
LIAN.....		VELTER.....	
PASTEUR-VALLERY- RADOT.....			
SÉZARY.....			
MM.			
ECALLE.....	} Clinique obstétricale.		
GUÉNIOT.....			
LE LORIER.....			
LÉVY-SOLAL....			
METZGER.....			

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé.....	Éducation physique
LEDoux-LEBARD.....	Radiologie clinique
WEIL-HALLÉ.....	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798. l'Ecole a arrêté que es opinions émis dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbatio

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

STÉPHANE SAUNÉ

Professeur à l'École de Médecine d'Amiens

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

AUX MIENS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR
LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
Médecin de l'Hôpital de la Pitié
Chevalier de la Légion d'Honneur

*Qui m'a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette
thèse.*

A MES MAITRES
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'AMIENS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

HOPITAUX D'AMIENS (*Stage*)

HOPITAUX DE PARIS (*Externat*)

A MONSIEUR LE DOCTEUR HENRI DUFOUR

Médecin honoraire des Hôpitaux

*En faible témoignage de ma
reconnaissance.*

A MES MAITRES
DE L'HOPITAL DÉPARTEMENTAL
DE NANTERRE

A MONSIEUR LE DOCTEUR FRANÇOIS-DAINVILLE
Médecin de l'Hôpital départemental de Nanterre

*A qui je tiens à adresser tous
mes remerciements pour la sym-
pathie qu'il m'a toujours témoignée.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR FRANÇAIS
Médecin de l'Hôpital départemental de Nanterre

*Dont l'enseignement neurologique
nous a été grandement profitable.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR LASNIER
Médecin de l'Hôpital départemental de Nanterre

*Que je tiens à remercier pour les
précieux conseils qu'il m'a donnés
pendant mon séjour dans son ser-
vice.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR MICHAUX
Médecin de l'Hôpital départemental de Nanterre

*Avec toute ma gratitude pour son
enseignement clinique et le précieux
réconfort de sa bienveillance.*

A MES CAMARADES D'INTERNAT
DE L'HOPITAL DÉPARTEMENTAL
DE NANTERRE

A MON AMI
MAXIME FRUTEAU DE LACLOS

*Qui m'a fait profiter de sa grande
érudition.*

AVANT-PROPOS

L'explication de l'œuvre de Rabelais, qui touche à la plupart des connaissances de son temps ne peut être épuisée par des travaux d'érudition générale, mais nécessite la collaboration de nombreux chercheurs spécialisés, s'arrêtant aux passages qui se rapportent à leur spécialité, sans perdre de vue l'ensemble de l'ouvrage. Grâce à eux, le glossaire rabelaisien s'accroît progressivement. Ils nous permettent de laisser perdre de moins en moins la précieuse substance, et de profiter de l'enseignement de Rabelais avec plus de plaisir et plus de fruit.

Cette explication de chaque point particulier de l'œuvre est loin d'être achevée ; il subsiste des lacunes, des interprétations douteuses ou insuffisantes, et surtout des passages litigieux.

Lorsque fut traitée à l'École des Hautes Études Littéraires l'explication de dix chapitres du IV^e livre (1), il fallut faire intervenir des données empruntées à vingt-cinq études différentes, depuis l'Argot jusqu'à l'anatomie en passant par la

(1) Cf. *Revue d'études rabelaisiennes*, 1903.

technique de la damasquinerie et des étoffes de luxe, et tout cela, sans parler, bien entendu, ni de la bibliographie, ni de l'histoire du texte, ni de la philologie, ni de l'histoire de la langue française.

Parmi ceux qui ont contribué à faire comprendre l'œuvre de Rabelais les médecins n'ont pas été les derniers : Jean Bernier, médecin à Blois en 1697 formulait sur les œuvres de Rabelais des « jugements et nouvelles observations ».

M. A. HEULHARD publie à Paris chez Lemerre, en 1885, un *Rabelais médecin*.

Depuis ce temps des thèses et des articles médicaux nombreux ont précisé dans la vie et dans l'œuvre du maître : le clinicien, l'accoucheur, le thérapeute, le physiologiste, l'hygiéniste, l'anatomiste. Les docteurs de Santi, Marcel Benoît, Maurice Mollet, Zilger, Brémond, Paul Delmas, Chabanon, Nicati, contribuèrent par leurs recherches à préciser la science rabelaisienne.

L'Anatomie de « Quaresmeprenant » qui semblait une suite de coq-à-l'âne, éclairée par le travail du docteur Le Double, devient une description imagée des principaux organes d'un cachectique. Enfin, M. Léon Daudet, brillant transfuge de la médecine a fait revivre Rabelais pour les hommes du xx^e siècle.

Mais nous ne pensons pas que la matière soit totalement épuisée et nous croyons qu'il existe, dans Gargantua et dans Pantagruel des traces d'une

science qui aurait pu prétendre jadis au titre de paramédicale, nous voulons parler de l'Alchimie.

Cette science, en effet, avait pour but la préparation, non seulement d'un élément permettant la transmutation des métaux en or, mais aussi d'un agent régénérateur applicable aux animaux et aux végétaux, stimulant leur activité vitale et les ramenant, lorsque leur santé était troublée, à un état de jeunesse et d'intégrité. Il ne s'agissait pas de rendre l'homme immortel, tous les accidents restaient possibles, les lésions traumatiques étaient seulement modifiées dans leur évolution ; si le possesseur du précieux secret savait se garder à l'abri de toute atteinte, il mourait, à un âge très avancé, « rassasié de jours ». « Or cette nostre Pierre, écrit Basile VALENTIN dans l'avant-propos des douze clefs, ne guarit pas seulement les Métaux lépreux et imparfaits, et par régénération les réduit et convertit en une nature du tout accomplie ; mais aussi conservant la santé des hommes, et les faict vivre longuement : et par sa céleste vertu m'a conduit à telle viellesse que m'ennuyant de vivre si longuement je voudrois des-ja quitter le monde. »

Il s'agissait donc surtout pour l'alchimiste de trouver ce qu'on appellerait aujourd'hui un excitant ou un régénérateur cellulaire. En étendant ce pouvoir régénérateur au règne métallique on supposait que les métaux étaient vivants, et qu'à l'état de santé, ils devaient apparaître sous la forme peu altérable de l'or. Tous les auteurs alchimistes

mettaient en garde les adeptes contre ce dernier usage matériel de la Pierre et insistaient sur son utilisation médicale.



A côté de quelques allusions en langage clair peu fréquentes et peu probantes quant à l'intention de l'auteur, nous avons retrouvé certaines concordances avec les livres les plus authentiquement consacrés à la science hermétique. Avant d'exposer les arguments les plus importants en faveur de notre thèse nous rappellerons, dans un chapitre spécial, les origines, les buts, les méthodes de cette doctrine tombée en discrédit au x^{vii}^e siècle, tant à cause des abus d'interprétation auxquels prêtait son symbolisme que parce que les sciences expérimentales donnaient déjà des résultats moins chimériques et des explications plus accessibles.

A l'époque de la Renaissance, les meilleurs esprits se préoccupaient encore de ces questions : la mythologie mise à la mode fournissait aux chercheurs hermétistes de nouveaux symboles, les châteaux des grands seigneurs du royaume étaient remplis de mythes hermétiques sculptés, ornant les murs, les plafonds, les cheminées monumentales.

La Renaissance française n'a pas étouffé la ferveur chimérique du moyen âge, elle a bénéficié de la forme nouvelle sans se dépouiller de l'esprit ancien, les écoles littéraires actuelles tendent d'ail-

leurs à atténuer la différence brutale que l'on faisait au siècle dernier entre le moyen âge « obscur » et l'humanisme « éclairé ».

Rabelais n'est pas l'homme d'une seule époque, nous trouvons en lui quelque chose d'analogue à la cathédrale gothique dans laquelle l'ornement du xvi^e siècle s'accorde avec les « imaiges » du xiii^e. Chez lui, le roman de chevalerie et les philosophes platoniciens mêlent leurs substances et s'enrichissent mutuellement. Le roi Arthus, les Chevaliers de la Table Ronde, l'Enchanteur Merlin sont ses familiers. Certains récits font penser aux Chroniques de saint Grégoire de Tours (1).

Pantagruel est le chevalier au cœur droit. Ses compagnons les plus proches, Panurge et Frère Jean, ce dernier querelleur et gourmand, l'autre paillard et pusillanime, mais tous deux craignant Dieu, sont pleins de l'émouvante simplicité des compagnons de saint Louis et de Jeanne d'Arc. Par contre, Epistémon, Gymnaste, Eusthènes, Eudémon, Rhizotome, Carpalim sont moins vivants, ils n'ont pas de défauts, ils sont froids comme des statues imitées de l'antique.

L'alchimie à cette époque était devenue populaire, on en discutait publiquement auprès du grand porche de Notre-Dame. Denis Zachaire, nous apprend qu'en

(1) Suivant Jean Plattard (*L'œuvre de Rabelais, Sources, Invention, et Compositions*), Rabelais aurait voulu tourner en dérision les romans de chevalerie.

l'an 1539 ces réunions avaient lieu les dimanches et jours de fêtes.

Les philosophes du siècle précédent étaient lus et pieusement recopiés par un grand nombre de chercheurs ; on se disputait les livres de Nicolas Flamel (1330-1417), de Basile Valentin né en 1413 ; moine bénédictin de l'Abbaye de Saint-Pierre à Erfuth dans l'Electorat de Mayence, d'Isaac le Hollandais, de Bernard le Trévisan. On lisait, également les traductions des auteurs arabes, Ostanes, Synésius, Geber, Rhases, du panopolitain Zozime et les textes des trois grands docteurs des siècles précédents : Roger Bacon, *doctor admirabilis* (1214-1292) ; Thomas d'Aquin (1), *doctor angelicus*, Raymond Lulle, *doctor illuminatus*, sans oublier Arnaud de Villeneuve le célèbre médecin (1245-1310).

Il semble que Rabelais traite parfois avec ironie « la cuisine de Geber ». Nous nous efforcerons de découvrir dans quelle mesure cette ironie laisse entrevoir chez lui une connaissance réelle de l'Alchimie, et, particulièrement de son utilisation thérapeutique.

Nous verrons aussi, par comparaison avec les textes alchimiques authentiques, combien lui étaient familières les expressions de leurs auteurs.

(1) Thomas d'Aquin, *Traité de la Pierre Philosophale*, Traduit du latin. Chacornac, 1900, in-12.

CHAPITRE PREMIER

ALCHIMIE — SPAGIRIE — HERMÉTISME

L'Alchimie au début du xvi^e siècle, provenait de plusieurs sources, s'exprimait en plusieurs langages, se proposait plusieurs fins. De ces sources, les unes sont traditionnelles, les autres littéraires.

Les traditions des corporations fraternelles comportaient l'emploi d'un langage symbolique que les artisans trouvaient moyen d'exprimer dans la plupart de leurs créations artistiques. D'âge en âge, les artisans, se léguaient des récits dont ils ne comprenaient pas, le plus souvent, le sens. Les initiés aimaient à faire remonter l'origine de leurs secrets jusqu'aux prêtres de Thèbes et de Memphis. En réalité, il est difficile de fixer cette origine, mais il est certain qu'ils sont très anciens ; on y retrouve des éléments de philosophie aristotélicienne et pythagoricienne. Cette tradition se poursuit dans tous les pays de la chrétienté au moyen âge, fixée par des symboles que l'on rencontre en de nombreuses œuvres : dans les cathédrales, dans les blasons et

aussi dans ces représentations mi-sacrées, mi-profanes que sont les mystères.

Basile-Valentin s'exprime dans ce langage quand il nous dit, au début du livre III des *Douze clefs de Philosophie* : « Apprens encore que nostre Pierre est composée de deux, de trois, de quatre et de cinq : De cinq, c'est-à-dire de sa quintessence, de quatre qui sont les quatre éléments, de trois assavoir des trois principes des choses naturelles, de deux qui signifie le mercure double, et d'un qui est le premier principe de toutes choses, qui fut produit pur et net de la création du monde, fiat, soit fait. »

Les Francs-Maçons actuels, donnent de ce langage une interprétation particulière : l'homme au moyen âge était considéré comme bien d'Église, il n'avait pas le droit d'exprimer ses aspirations personnelles, il était obligé d'employer un langage secret ; par exemple, la transmutation du plomb en or, c'est l'élévation de l'individu par sa seule conscience jusqu'au Beau, au Vrai et au Bien. .

A notre avis, les artisans songeaient beaucoup plus à acquérir une « médecine « qui » guarit » « faulte d'argent » et toute autre maladie.

Une autre source de l'Alchimie provenait de la littérature arabe traduite en latin dans les anciens monastères. (Les textes publiés sous les noms de Geber, Rhazes, Avicenne, appartenaient à cette catégorie.) Les philosophes récemment remis en honneur, Démocrite, Epicure, Platon, permettaient d'ailleurs de retrouver plus directement la science

hermétique des écoles ésotériques qui, pour arriver aux Arabes, avait déjà dû passer par les Syriens.

Enfin, chaque alchimiste faisait part du fruit de ses travaux dans de nombreux manuscrits en obscurcissant les secrets par un langage emprunté tantôt à la mythologie grecque, tantôt à la Bible ou à l'Évangile et bien souvent aussi à sa fantaisie personnelle, à son art des calembours. La plupart avaient recours à tous ces symboles mélangés ; parfois aussi le livre semblait avoir un tout autre but que la philosophie et seul l'initié y retrouvait le *fil d'Ariane*. Il s'imprime encore des livres de ce genre, actuellement, et les adeptes communiquent ainsi sans que le lecteur profane soupçonne leur intention.

Les précautions destinées à rebuter le lecteur ne s'arrêtaient pas là, le philosophe s'imposait comme un devoir essentiel de rester obscur ; dans le « Colloque de l'esprit de Mercure à Frère Albert », l'esprit dit : « Sache que les philosophes par prévoyance ont escript diverses choses afin que les ignorants qui ne tendent qu'à l'or et à l'argent fussent abusés. » Des pièges étaient tendus à chaque ligne : on allait très loin dans le désir d'exiger de l'étudiant un effort personnel. Et pourtant, certains livres de Nicolas Flamel, Nicolas Valois, Basile Valentin, laissent au lecteur une impression de paradoxale sincérité. La tendresse pour ceux qui sont désireux de chercher les secrets de la nature accompagne l'obligation de les cacher. L'auteur ne dissimule pas

la difficulté de la tâche, mais il soutient la persévérance de son lecteur en lui affirmant qu'une fois le principe trouvé « il n'est requis grand travail ni peine, et les despens sont petits, les instruments de peu de valeur : car cest Art peut estre appris en moins de douze heures, et de l'espace de huict jours, mené à perfection. » Pourtant, la plupart ne découvraient (ou ne croyaient découvrir) le précieux secret que dans un âge avancé après un long travail obscur, et cette Pierre leur semblait sans doute avoir moins de prix comme source d'avantages matériels que comme une confirmation de leur Foi.

On confond dans le langage actuel sous le nom d'Alchimie deux sciences assez différentes :

D'une part, celle qui consiste à rechercher le Grand Œuvre, sous ses deux formes principales : la Médecine universelle qui guérissait toutes les maladies et rendait la jeunesse ; et la poudre de projection qui pouvait transmuter de grandes quantités de métal vil en or (de 1.000 à 25.000 fois le poids, suivant les auteurs). Pour réaliser le Grand Œuvre on partait d'une matière première extrêmement répandue et autant qu'on peut comprendre les auteurs, une intervention astrale ou spirituelle qu'on appelait le « feu secret » était nécessaire.

D'autre part, la Chimie du moyen âge assez semblable à la nôtre, quant à ses buts, se consacrant surtout à l'étude des métaux et des alliages prétendant parfois arriver à des transmutations en petites quantités.

Pour distinguer l'une de l'autre ces deux sciences, les auteurs emploient des termes qui prêtent à confusion : ou bien ils désignent sous le nom d'Herméneutisme la science du Grand Œuvre et d'Alchimie la chimie médiévale, ou bien ils réservent le nom d'Alchimie à la science hermétique et celui de Spagyrie à l'autre. C'est cette dernière terminologie que nous emploierons. Certains apôtres du Grand Œuvre, comme Basile Valentin, enseignent parfois des procédés de transmutations spagyriques, ne serait-ce que pour faire gagner quelque argent à l'adepte avant qu'il arrive au but. D'ailleurs, la science des spagyristes n'était pas inutile à l'alchimiste, notamment pour contrôler ses produits et éviter les mélanges détonants.

La spagyrie était tenue secrète comme la plupart des techniques artisanales ; son secret n'avait pas la même importance que celui du Grand Œuvre. Les quantités de métal transmutes par les spagyristes ou prétendues telles étaient minimes, et les manipulations coûtaient très cher.

Les procédés de cette chimie moyenâgeuse semblent avoir de nos jours donné quelques résultats à M. Jollivet-Castelot qui, au cours d'expériences contrôlées et à la suite de coctions très prolongées de sels d'antimoine, aurait obtenu quelques centigrammes d'or.

Les doctrines scientifiques du moyen âge rendaient vraisemblables de telles opérations. Les métaux sont composés de soufre et de mercure, le mot soufre

désignant un principe sec, le mot mercure un principe humide ; il faut y ajouter le sel troisième principe, abstraction qui désigne leur mode d'état, les deux premiers existant en quantité différente suivant la nature du métal. Le vif-argent par exemple contient beaucoup de mercure et peu de soufre. Ces deux principes s'identifient aux qualités de fixité et de volatilité. Les quatre éléments sont également représentés dans le métal. Ces quatre éléments : terre, eau, air et feu sont des qualités conditionnant tous les corps et servant à les définir par leur plus ou moins grande proportion et n'ont rien de commun avec les matières ou phénomènes désignés par le même nom ; dans certaines conditions les qualités de deux métaux mis en présence pourront s'échanger entre elles par un procédé comparable à la double décomposition de la chimie moderne.

Les théories actuelles sur la composition électrique des corps envisagent les transmutations d'une manière différente, mais n'infirment plus d'une manière absolue les théories médiévales, comme le faisait la théorie atomique.

A côté de ces praticiens spagyristes, existaient les véritables alchimistes qui cherchaient à reproduire dans leur creuset le Grand Œuvre dont l'action devait s'étendre à tous les règnes : animal, végétal, minéral et même au domaine spirituel ; c'était en quelque sorte une matière animée plus parfaite que tous les êtres, semblable à la matière première de la création lorsque le chaos eut été animé par l'esprit,

capable de régénérer tous les êtres imparfaits, changer les métaux « lépreux » en or, rendre la santé aux malades. C'est la Médecine Universelle.

Pour la préparer, il fallait non seulement avoir longuement étudié les lois de la nature, mais bien connaître les auteurs, et, ce qui nous semble un tour de force ou l'effet d'une curieuse bonne chance, les bien interpréter. On retrouve chez tous les adeptes du Grand Œuvre une certaine unité de méthode. Il est possible de reconstituer l'évolution des matières employées grâce à la connaissance que nous avons, non pas de leur nature exacte, mais seulement des noms que leur donnent les hermétistes. Nous ne prétendons point comme certains vulgarisateurs modernes le font, livrer la clef de l'énigme, et nous écrivons seulement ce que nous avons retrouvé dans quelques auteurs anciens.

Le Grand Œuvre requiert une matière facile à trouver, de peu de prix, qui n'est ni de nature animale, ni de nature végétale : elle possède pourtant quelques qualités des végétaux, mais sa nature est surtout métallique. Cette matière première doit être unie à un autre corps présentant avec elle une communauté d'origine ; cette union ou plutôt cette lutte (présentée souvent sous la forme du mythe des deux frères ennemis), a lieu sous l'influence de la chaleur et d'un « feu secret » nommé parfois Esprit. L'opération donnera un Mercure impur ; il ne faut pas confondre ce mercure des philosophes, avec le mercure commun dont nous avons parlé à propos des spa-

gyrites, encore moins avec le mercure vulgaire ou vif-argent. Le mercure impur et noir est ensuite purifié par dissolutions et coagulations successives (solve et coagula), en présence d'un soufre qui n'est pas non plus le soufre existant dans tous les métaux ni le soufre vulgaire. Un sel, unit le Mercure des philosophes au soufre ; il semble que le mot sel soit un calembour pour *scel* ou sceau, et qu'il désigne l'influence cachée qui tend à unir le mercure et le soufre. On obtient à ce stade le « double mercure ». Une coction très prolongée à faible température comparée à un voyage par mer, et nommée parfois le feu de roue, intervient pour terminer l'œuvre et faire apparaître la couleur rouge.

L'ordre des opérations tel que nous l'avons exposé est seulement probable, il n'est pas indiqué par les auteurs qui laissent à l'adepte le soin de trouver la suite des phases qu'ils décrivent dans n'importe quel ordre. Les noms employés varient d'une page à l'autre ; le mercure des philosophes se nomme quelquefois Azoth (mot formé de la lettre A et des dernières lettres des alphabets latins, grecs et hébraïques) qu'il ne faut pas confondre avec l'azote de Lavoisier ; le mercure impur du début de l'œuvre se nomme parfois Saturne ou plomb.

Non contents de cacher soigneusement le nom de la matière première et la nature du feu secret, les alchimistes s'expriment en maximes comme celle-ci : « Je suis né d'Hermogène, Hypérion m'a choisi, sans Jamsulphe je suis contraint de périr. »

Les opérations que nous avons résumées sont celles de la voie longue, il existerait pour certains une voie courte trop facile, semblent-ils dire, pour être indiquée, même à mots couverts.

Les Alchimistes sont beaucoup plus clairs lorsqu'ils vantent la toute-puissance thérapeutique de la Médecine universelle.

« La porte de ce palais royal, écrit Basile Valentin, dans l'*Esprit de Mercure*, ne peut être vraiment et physiquement ouverte que par une seule clef, qui guarit toutes maladies telles qu'elles puissent être, comme hydropisie, paralysie, apoplexie, vertiges, goutes, pierre, épilepsie, lèpre, bref, toutes en général. Ce médecin guarit aussy les maladies vénériennes et vieilles plaies comme cancer, loupe, fistules et toute autre ainsi que je vous ai déjà dit. »

Suivant la nature de l'action à accomplir, elle se présente sous différentes formes. Obtenue sous forme saline, elle n'est utilisable que pour la guérison des maladies humaines et l'accroissement des végétaux. Sa solution dans une liqueur spiritueuse prend le nom d'or potable à cause de sa couleur jaune. Sous cette forme, elle est inapte à la transmutation ; si on la fixe sur l'or et l'argent, elle dote simplement le métal de ses propriétés ; avec l'argent on obtient l'élixir au blanc ou lune potable.

« L'élixir blanc, dit Bastdorf (le filet d'Ariadne pour entrer avec seureté dans le labyrinthe de la philosophie hermétique), fait merveille aux maladies de tous les animaux et particulièrement des femmes »,

l'auteur anonyme de *la Clef du Grand Œuvre*, reprenant le texte de Bastsdorff assure que cette médecine a d'autres vertus encore plus incroyables : « Quand elle est à l'Elixir au blanc, elle a tant de sympathie avec les dames qu'elle peut renouveler et rendre leur corps aussi robuste et vigoureux qu'il était dans leur jeunesse... Pour cet effet, on prépare d'abord un bain avec plusieurs herbes odoriférantes dont elles doivent bien se frotter pour se décrasser ; ensuite elles entrent dans un second bain sans herbes, mais dans lequel on a dissous dans une chopine d'esprit de vin, trois grains d'Elixir blanc, qu'on a ensuite jetés dans l'eau. Elles restent un quart d'heure dans ce bain, après quoi, sans s'essuyer, on fait préparer un grand feu pour faire sécher cette précieuse liqueur. Elles se sentent alors si fortes en elles-mêmes, et leur corps est rendu si blanc, qu'elles ne pourraient pas se l'imaginer sans l'avoir expérimenté. »

Huginus a Barma (*Le règne de Saturne changé en siècle d'or*, Paris 1780), certifie que « la pierre fermentée avec l'or peut être employée dans la médecine de cette manière : on prendra un scrupule ou 24 grains que l'on résoudra selon l'art, dans deux onces d'esprit de vin, et on en donnera depuis 2 ou 3 jusqu'à 4 gouttes suivant l'exigence de la maladie, dans un peu de vin ou dans un véhicule convenable ». Au rapport des vieux auteurs toutes les affections seraient radicalement guéries en un jour si elles sont vieilles d'un mois, en 12 jours si elles sont vieilles

d'un an, et un mois si leur origine remonte au delà d'une année.

« La clef du Grand Œuvre » nous donne les actions et indications de l'élixir : « La lèpre, la goutte, la paralysie, le mal caduc, la pierre, l'hydropisie, ne sauraient résister à la vertu de cette médecine », elle fait « entendre les sourds, voir les aveugles, parler les muets, marcher les boiteux ; elle peut renouveler l'homme en entier en lui faisant changer la peau, tomber les vieilles dents, les ongles et les cheveux blancs à la place desquels elle en fait croître de nouveaux, selon la couleur que l'on désire ». « Les plantes délicates qui ont de la peine à venir dans les climats d'un tempérament contraire à celui qui leur est naturel, en étant arrosées, deviennent aussi vigoureuse que si elles étaient dans leur terroir et solage propre et ordonné de nature. » On voit que Rabelais dans l'exposé des guérisons effectuées par la Quinte qui refondait les vieilles femmes pour en faire de jeunes, exagère à peine les idées des alchimistes.

Les philosophes se sont montrés beaucoup moins prolixes sur le rendement de la poudre de projection ou chrysopée ; on a recueilli pourtant quelques récits de transmutations. Dans l'opération faite par J.-B. Helmont, dans son laboratoire de Vilvoïde près Bruxelles, en 1618, la pierre transforma en or 18.740 fois son poids de mercure. Richtausen, à l'aide d'un produit reçu de Labujardièrre, obtint un résultat équivalent à 22.334 fois l'unité : la projection que réalisa Sethon, en 1603, chez le marchand Coch de

Francfort-sur-le-Mein, se fit dans une proportion de 1.155 fois ; d'après Dippel, la poudre que Lascaris donna à Dierbach transmutait environ 600 fois son poids de vif-argent ; cependant une autre parcelle fournie par Lascaris se montra plus efficace ; dans l'opération exécutée à Vienne, en 1718, en présence du conseiller Pantzer de Hesse, du comte Charles-Ernest de Rappach, du comte Joseph de Wrüben et de Freudenthal, des frères comtes et barons de Metternich, le coefficient fut d'environ 10.000. Tous ces essais étaient faits avec le mercure ; les autres métaux donneraient des résultats inférieurs. L'auteur des *Lettres du Cosmopolite* affirme, que si une partie d'élixir convertit en or parfait mille parties de mercure ordinaire, elle transformera seulement 20 parties de plomb, 30 d'étain, 50 de cuivre et 100 d'argent. » Quant à la pierre au blanc elle ne saurait agir que sur la moitié de ces quantités (la pierre au blanc était celle qui transmutait en argent, et que posséda, dit-on, Jacques Cœur).

Munis d'une telle puissance, les alchimistes devaient se garder des convoitises et des hostilités. Ils se dissimulaient sous des pseudonymes souvent impénétrables. La personnalité de Basile Valentin n'a jamais été dévoilée, on sait de lui qu'il fut moine de l'Ordre de Saint-Benoît à l'Abbaye Saint-Pierre d'Erfuth dans l'Electorat de Mayence. On ne sait rien de Bernard le Trévisan, Philalethe, le Cosmopolite.

Et à côté des écrivains qui se cachent sous un pseudonyme, le nombre des écrits anonymes est élevé.

Toutes les précautions employées n'étaient pas inutiles, car il arrivait souvent malheur aux isolés, surtout à ceux qui, loin de dissimuler, ce qui était une règle pour eux, cherchaient à attirer l'attention. Ce désir de gloire conduit à la bastille, en 1640, Jehan du Chatelet, baron de Beausoleil, et l'y fait mourir cinq ans après. Pay Kal, philosophe livonien transmute devant le Sénat de Stockholm et se voit condamné par Charles XII à la décapitation ; Vinache, homme du bon peuple, ne sachant ni lire ni écrire, mais connaissant par contre le Grand Œuvre, jusqu'en ses moindres détails, expie cruellement sa soif de notoriété. C'est à lui que s'adresse René Voyer d'Argenson pour fabriquer l'Or que le financier Samuel Bernard destine au paiement des dettes de la France. L'opération achevée, d'Argenson en reconnaissance de ses bons services, s'empare de Vinache le 17 février 1704, le jette à la Bastille, ordonne qu'on lui coupe la gorge, le 19 mars suivant vient en personne s'assurer de l'exécution du meurtre, puis le fait inhumer clandestinement le 22 mars, vers 6 heures du soir sous le nom d'Etienne Durand, âgé de 60 ans (alors que Vinache n'en avait que 38); il fait publier qu'il était mort d'apoplexie. (Un mystère à la Bastille ; Etienne Vinache médecin empirique et alchimiste (XVII), par le Dr Roger Goulard de Brie-Comte Robert ; dans le *Bulletin de la Société Française d'histoire de la médecine*. T. XIV, n° 11-12).

Les Alchimistes, pour se défendre, se groupèrent parfois en des sortes d'ordres de chevalerie occultes,

où les membres travaillaient pour la même cause et ne se connaissaient pas entre eux. Tels étaient les primitifs « Rose-croix » qu'il ne faut pas confondre avec les Théosophes qui se groupent sous ce nom actuellement.

Le traducteur anonyme du « Texte d'Alchimie et le Songe vert » dit dans sa préface : « Comme ce n'est que par la croix que doivent être éprouvés les véritables fidèles, c'est à vous, *Frères de la vraie Rose croix* qui possédez tous les trésors du monde, c'est à vous que j'ai recours ; je me sou mets entièrement à vos pieux et sages conseils ; je sc ai qu'ils ne sauraient être que bons, parce que je sc ai combien vous êtes douéz de vertus par dessus les hommes... Tout est à vous, tout vient de vous, tout retournera donc à vous »).

Thomas Corneille (1) assure qu'on appelait les Grands-Maîtres de la Rose Croix, Frères de la Rosée cuite. Tel furent les premiers francs-maçons. La parole perdue qu'on leur livrait n'était autre que le *verbum demissum* de Trévisan.

Ces centres d'initiation et aussi de défense mutuelle ont parfois changé de destination, le sens même de la doctrine y a été oublié, mais leur nom évoque le plus souvent leur destination première. On peut en citer un certain nombre qui ont duré jusqu'aux époques contemporaines : les Illuminés, les Chevaliers de

(1) *Dictionnaire des Arts et des Sciences* de M. D. C. de l'Académie française (Thomas de Corneille), 2 vol. Paris, J. B. Coignard, 1731, in-folio.

l'Aigle Noir, des Deux Aigles, de l'Apocalypse, les Frères initiés de l'Asie, de la Palestine, du Zodiaque, les Sociétés des Frères noirs, des Elus Coëns, des Moptes, des Sept épées, les Invisibles, les Princes de la Mort, Chevaliers du Cygne, Initiés par Elie, les Chevaliers du Chien et du Coq, les Chevaliers de la Table ronde, de la Fenêtre, du Chardon, du Bain, de la Bête morte, de l'Amarante (1).

L'esprit contemporain s'étonne que tant d'adeptes aient cru à l'efficacité de la Pierre Philosophale, cela lui semble une preuve de naïveté ; mais il ne faut pas oublier que les habitudes d'esprit étaient bien différentes des nôtres. Les sciences modernes qui étudient méticuleusement les phénomènes en les dissociant autant que faire se peut, nous ont habitué à une forme analytique de la pensée. Les chimistes modernes s'ingénient à isoler, dans une plante ou un extrait, un nombre de plus en plus grand de corps différents cristallisables séparément, et isolables parfaitement les uns des autres ; ils s'attendent à trouver pour chacun de leurs corps différents une action physiologique nette, simple et particulière ; lorsque l'action de l'aloïde pur est encore plus complexe que l'action de l'extrait total, ils reprennent leurs expériences. Lorsqu'ils constatent que tel produit soumis à des conditions différentes de celles d'un autre possède une ou deux ou trois actions nouvelles, ils supposent qu'il

(1) Ces renseignements ont été pris dans le livre de Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, Paris (Schemit).

s'est greffé sur lui un ou deux ou trois radicaux particuliers ; ils oublient quelquefois que les corps les plus purs de la chimie minérale ont des actions très différentes chez le même individu à des moments différents.

Le mot substance, qui signifie réalité cachée indivisible et permanente expliquant des phénomènes divers et changeants, a pris un sens spécifiquement matériel ; on répugne à ce qu'une matière pure contienne plusieurs substances, et réciproquement à ce que des corps mélangés contribuent à former une seule substance.

Pour les alchimistes les choses étaient bien différentes.

En se purifiant, la matière acquérait une foule d'actions dans tous les domaines, elle devenait une panacée. Pour obtenir, au contraire, une action simple on recherchait les associations de très nombreux médicaments qui devaient combiner leurs actions synergiques ou se servir mutuellement de correctifs. Telles étaient par exemple les formules contenues dans le grand et le petit luminaire des apothicaires que Rabelais cite dans cette phrase : « Je notoy pareillement deux autres (insignes) à cause des bourses de clystère qu'elles portoient à la ceinture, et me fut dict que l'une estoit le Grand et l'autre le Petit luminaire des apothicaires. » Ces recueils contenaient entre 304 formules, le lithotripon, le nephrocantarticon et le coudinae cantharidisé, comportant

chacun une trentaine de drogues simples. La riche pharmacopée était soigneusement conservée, et même multipliée à plaisir, aussi bien par les apothicaires que par les médecins qui y gagnaient un prestige mystérieux. Mais pour agir sur toutes les maladies, une seule substance longuement élaborée, mais exactement purifiée représentait l'idéal du médecin hermétiste.

CHAPITRE II

ARGUMENTS BIOGRAPHIQUES

Il n'est pas dans le cadre de ce travail de reprendre entièrement la biographie de Rabelais.

Les travaux de la Société d'Études Rabelaisiennes, depuis 1903, se sont efforcés de combler les vides, d'effacer les obscurités, d'interpréter les légendes. Il subsiste encore quelques lacunes, surtout à la fin de la vie de Rabelais, quelques points litigieux, en particulier, la détermination des époques de crédit ou de disgrâce.

Nous voulons seulement mettre en évidence, parmi les événements de l'existence active et pérégrine du maître, ceux qui nous permettent de penser qu'il ait pris intérêt à la science hermétique.

*
* * *

Très jeune, alors qu'il était encore moine du couvent de Fontenay-lè-Comte, Rabelais a dû entendre parler de Janus Lascaris, ami de Guillaume Budé.

avec lequel le jeune clerc eut une correspondance en grec qui le rendait suspect.

Lascaris, savant grec, alchimiste, bibliothécaire de François I^{er}, devait entrer en relations amicales avec Rabelais qui le désignera dans son œuvre par l'expression « notre bon ami Lascaris » ; il mourut à 90 ans, en 1555.

Abel Lefranc, dans la Biographie qui précède l'édition critique des Œuvres de Rabelais, émet l'hypothèse que celui-ci exerça les fonctions de correcteur chez un imprimeur, vers la fin de 1531, avant de devenir médecin. C'est à cette époque qu'il fit des adaptations de Robert de Diable, Fierabras, Huon de Bordeaux, Ogien le Danois, Les 4 Fils Aymon, Jean de Paris.

Quoi qu'il en soit, à cette époque, étant à Lyon, il fréquentait les boutiques des imprimeurs Gryphe, Nourry et François Juste. Les livres connaissaient une vogue qui devait s'atténuer avec les lettres patentes de François I^{er} en 1535 interdisant l'imprimerie sous peine de hart. Ces lettres ne furent jamais appliquées intégralement, mais elles inspirèrent des craintes et limitèrent l'essor des éditions, surtout celui des éditions de livres hermétiques suspects au même titre que les publications hérétiques.

L'époque à laquelle Rabelais prenait contact avec les livres était celle où les romans de chevalerie pleins de symbolisme hermétique, les écrits alchimiques, les philosophes grecs Démocrite et Platon étaient le plus en vogue. Les différents sens du symbolisme à la mode

et notamment le sens alchimique ne devaient pas lui échapper.

Ces arguments tirés du début de la vie intellectuelle de Rabelais ne sont évidemment que des arguments de probabilité.

Nous savons également qu'il connut Cornelius Agrippa, le magicien ; qu'il pratiqua l'astrologie avec assez de bonheur puisqu'il avait prévu que le jeune duc d'Orléans dont la naissance fut célébrée par la Sciomachie devait craindre « quelque triste aspect en l'angle occidental de la septième maison ».

*
* *

Nous trouvons un argument important sur les connaissances de Rabelais en alchimie dans son amitié avec Louis d'Estissac, le neveu de Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais et Prieur de Ligugé.

Geoffroy d'Estissac avait pris à son service le transfuge du couvent de Fontenay-le-Comte, dès que celui-ci eut obtenu du pape Clément VII l'indult lui permettant de passer dans l'ordre de Saint-Benoît. Les fonctions de Rabelais ne sont pas précisées. On suppose avec Henri Clouzot qu'il fut précepteur du neveu du prélat, Louis d'Estissac, né en 1507, demeurant dans la maison de son oncle.

Plus tard, au cours de son voyage à Rome, en 1535, Rabelais envoie à l'évêque de Maillezais des brochures, des graines de plantes rares ; pour M^{me} d'Estissac, il recueille des plantes médicinales et « mille

petites mirelifiques à bon marché » venant de Candie, de Chypre et de Constantinople.

C'est encore au château de Coulanges sur l'Autize (appelé Coulanges les Royaux au Quart livre de Pantagrue), que le célèbre docteur, poursuivi par la haine de ses ennemis, viendra vers 1550, chercher un refuge auprès de Louis d'Estissac.

Louis d'Estissac, en effet, Gouverneur du Poitou et de la Saintonge, Grand Officier de la couronne, avait formé à 35 ans le projet de faire construire à Coulanges sur l'Autize (Deux-Sèvres) un château dont l'édification exigea 26 ans, de 1542 à 1568.

Le livre remarquable de Fulcanelli : *Les demeures philosophales*, nous donne sur ce château les renseignements suivants :

« Le mobilier, les poutres, les pierres sculptées, les plafonds, et jusqu'aux tourelles d'angles, tout a été dispersé. Certaines de ces pièces d'art furent acquises par un aquafortiste célèbre, Étienne Octave de Guillaume de Rochebrune, et servirent à la réfection et à l'embellissement de sa propriété de Fontenay-le-Comte (Vendée). C'est, en effet, dans le château de Terre-Neuve, où elles sont actuellement conservées, que nous pouvons les admirer et les étudier à loisir. Celui-ci, d'ailleurs, par l'abondance, la variété, l'origine des pièces artistiques qu'il renferme, paraît plutôt un musée qu'une demeure bourgeoise du temps de Henri IV.

Le plus beau plafond du château de Coulanges, celui qui en ornait jadis le vestibule et la salle du

trésor, couvre maintenant le grand salon de Terre-Neuve, dénommé Atelier. Il est composé de près de cent caissons, tous variés ; l'un de ceux-ci porte la date de 1550 et le monogramme de Diane de Poitiers, tel qu'on le rencontre au château d'Anet. Ce détail a fait supposer que les plans du château de Coulanges pourraient appartenir à l'architecte-cha-noine, Philibert de l'Orne. »

La reproduction minutieuse de tous les caissons suit ce passage, et il apparaît nettement qu'ils expriment dans le langage symbolique de l'époque, les différentes phases de l'évolution de la pierre philosophale. La demeure de Louis d'Estissac était une demeure d'initié, Rabelais était-il le conseiller de ces « écritures hiéroglyphiques » ? on ne peut l'affirmer, mais ayant participé à l'éducation de celui qui les avait fait exécuter, étant resté son ami par la suite, il ne pouvait manquer de connaître leur sens réel.

Nous n'insisterons pas sur ses relations avec les savants ; il est difficile de préciser lesquels d'entre eux s'adonnaient à l'Alchimie. Comme nous l'avons dit, les écrits d'Alchimie étaient le plus souvent anonymes.

Parmis les noms que l'on retrouve près de celui de Rabelais, nous devons citer le cardinal de Lenoncourt à qui Jean Martin, traducteur du *Songe de Poliphile*, dédie son œuvre. C'est ce Lenoncourt que l'on retrouve en mars 1549 parmi les cardinaux français qui donnèrent au peuple de Rome les fêtes de la Sciomache, dont Rabelais nous a laissé une relation.

Dans la *Briefve déclaration*, il nous apprend lui-même qu'il étudia l'arabe avec l'évêque de Caracmish lors d'un de ses voyages à Rome. Il put à ce moment lire les textes de Djâber, Crates, El Habib, Ostanès et Ibn Sina (appelé Avicenne dans les traductions latines).

*
* *

La fin de la vie de Rabelais n'a pas cessé d'être un problème pour les biographes.

Après avoir passé sa vie à rechercher le bénéfice d'une cure qui lui assure la sécurité matérielle, il résilie le 9 janvier 1553 les cures de Meudon et de Saint-Christophe de Jambert, obtenues seulement deux ans auparavant.

On pensait jusqu'à ces temps derniers que Rabelais était en disgrâce depuis la parution du *Quart livre*, le 28 janvier 1552. En effet, ce livre aurait été publié juste après la fin de la crise gallicane, qu'il avait mission de servir.

M. Abel Lefranc dans un article paru en 1929, dans la *Revue d'Etudes rabelaisiennes*, appuie une opinion contraire. Rabelais aurait été particulièrement bien en cour à cette époque. D'autre part, les cures de Meudon et de Saint-Christophe de Jambert ne nécessitaient ni présence ni activité on comprend donc difficilement qu'elles aient été résiliées pour raison de santé.

Pourquoi Rabelais renonçant à tout avantage dis-

paraît-il pour venir mourir à Paris à une date qui reste imprécise malgré sa célébrité croissante ? On ne relève pour justifier la date de sa mort qu'une annotation *marginale* de l'Épithaphier de Saint-Paul : « François Rabelais, décédé âgé de 70 ans, rue des Jardins, le 9 avril 1553, a esté enterré dans le cimetière de Saint-Paul. »

Si l'histoire perd de vue Rabelais pendant ses derniers jours, la légende et la tradition orale s'emparent de lui, et lui prêtent une foule de dernières paroles, allant de la pensée profonde au simple calembour (1).

En cela ne peut nous empêcher de penser aux légendes qui entourent la mort de Nicolas Flamel, l'un des rares alchimistes qui ne resta pas anonyme.

(1) Une des moins connues de ces dernières phrases prêtées à Rabelais par la légende est la suivante :

Se sentant près de mourir Rabelais demanda qu'on lui apportât un ornement sacerdotal d'hermine que l'on appelait alors Domino, il s'en enveloppa et dit : « Beati qui moriuntur in Domino ». Suivant une autre version il s'agirait d'un simple domino qui complète le masque pour rendre indistincte la silhouette. Dans ce cas, outre le calembour, la phrase signifierait : heureux ceux qui meurent cachés.

Ces deux interprétations nous ont été communiquées, la première par l'Abbé Dufracastel, la seconde par M. Eugène Canseliet, nous ignorons s'il existe une source écrite de cette phrase transmise par tradition orale.

CHAPITRE III

LES PROLOGUES

Nous allons suivre le texte de Rabelais en notant ce qui nous a semblé à l'appui de notre thèse. Si pour certains mots nous sommes en désaccord avec les explications courantes nous n'infirmons pas ces explications, nous introduisons seulement une hypothèse de plus. Le ton affirmatif employé par les hermétistes, pour avancer des affirmations douteuses, ou du moins choquantes pour les notions habituelles, a rendu la science méfiante à juste titre à leur égard. N'étant point nous-mêmes hermétiste, nous tâcherons d'éviter cet écueil.

Ce qui attire tout d'abord notre attention est, dans le titre du 1^{er} Livre, l'indication suivante : « jadis composée par M. Alcofribas (dans certaines éditions Alcofribas Nasier qui est l'anagramme de François Rabelais), abstracteur de Quinte essence ».

Il est très possible que par ce titre d'abstracteur de Quinte essence, Rabelais nous affirme que dans ses œuvres il va nous livrer la meilleure partie des

choses, que cette meilleure partie soit, la sagesse dégagée, ou le rire provoqué. Mais il ne faut pas oublier que le mot Quinte essence était employé à cette époque dans un sens très particulier de corps obtenu par des procédés alchimiques. Le sens de Quintessence en philosophie Aristotélicienne est : substance extraite des quatre éléments et plus parfaite qu'aucun d'eux.

Le nom d'abstracteur de Quintessence désignait l'alchimiste, il avait plus souvent un sens matériel que son sens figuré actuel.

Même si Rabelais a employé l'expression abstracteur de Quintessence au sens ou on l'entendrait aujourd'hui, il a emprunté quelque chose au langage de l'Alchimie de telle manière que ses contemporains à l'affût de tout livre hermétique devaient avoir l'attention attirée. Il est très fréquent d'ailleurs de trouver dans les livres contenant des allusions voilées à la science hermétique, un mot dans le titre qui rappelle cette science.

Nous dirons peu de chose du mot Alcofribas. On a donné de nombreuses étymologies, -on peut en trouver encore d'autres, nous retenons seulement l'accent singulier de ce nom qui ressemble aux phrases cabalistiques des sorciers, et convient à merveille par sa sonorité même à qualifier un travailleur nocturne et inspiré. Dans le chapitre VIII du livre I : *Comme on vestit Gargantua*, il est décrit un « anneau faict des quatre métaux ensemble, en la plus merveilleuse façon que jamais feust... sans que l'assier froisseat

l'or, sans que l'argent foullast le cuyvre : le tout fut faict par le capitaine Chappuys et Alcofribas son bon facteur ». Alcofribas ici n'est plus seulement abstracteur de quintessence, il devient spagyriste et travaille de ses mains les métaux, puisqu'il sait en faire des bagues (Ces bagues sont vendues encore de nos jours à de nombreux amateurs qui leur prêtent une efficacité thérapeutique.)

On ne comprend pas quel est ce capitaine Chappuys qui l'accompagne, on en connaît de ce nom qu'un capitaine de vaisseau du Roi qui se trouvait à l'entrevue d'Aigues-Mortes.

Les œuvres inspirées même pour une petite part aux hermétistes l'indiquent parfois d'une façon peu voilée dans leur préface. Voyons le prologue du 1^{er} livre adressé « aux buveurs très illustres, et vérolés très précieux (car à vous non à aultres sont dédiéz mes écriptz. »

Les buveurs, entendez les assoiffés de connaissance et d'inspiration, y trouveront des aliments capables de satisfaire leurs tendances. Quant aux malades, ils en feront leur livre de chevet, livre gai qui leur fera oublier leurs douleurs ; les vérolés en particulier que l'on soignait suivant la méthode de l'Italien G. Torella par des sudations répétées accompagnées de quinze jours de jeûne absolu y trouveront un précieux dérivatif aux douleurs physiques, et aux douleurs morales qu'on ne manquait pas de leur provoquer à cette époque (1).

(1) Il est curieux qu'à notre époque il n'existe pas de livres pour

Ce prologue est dominé par un conseil au lecteur de chercher à interpréter ce qu'il va lire, et de n'y voir seulement « *mocqueries, folatrerics et menteries joyeuses* ». Parmi les nombreuses images employées pour illustrer ce conseil, on connaît la belle description du chien « *rencontrant quelque os médullare* » : « *Vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quel ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce... Qui l'induit à ce faire ? Quel est l'espoir de son étude ? Quel bien prétend-il ? Rien plus qu'un peu de mouelle. Vray est que ce peu plus est délicieux que le beaucoup de toutes aultres, pour ce que la mouelle est aliment élaboré à perfection de nature... »*

Moins pittoresque, mais plus significative est la comparaison du livre aux Silènes :

« *Silènes estoient jadis petites boites, telles que vous voyons es boutiques des apothecaires, pinctes au dessus de figures joyeuses et frivoles comme de harpies, satyres, oisons bridez, lièvres cornus, canes*

malades, comme l'étaient ces livres gais et légendaires qui faisaient rêver agréablement sans produire jamais la nostalgie douloureuse, ou le regret d'une activité impossible. Les livres gais ou les romans d'aventures qu'on donne aux malades de nos jours ont leurs traits empruntés à la vie des individus normaux, leurs descriptions évoquent des paysages réels, et le malade souffre du récit d'une vie qu'il ne peut pas vivre. La douleur morale des lecteurs devient intolérable s'il se sentent incurables.

Dans le livre de Rabelais, le lecteur est intéressé sans être jamais rivé au plan de la nature, le malade ne peut que se réjouir, en oubliant ses maux dans la fantaisie pure.

bastées, boueqs volans, cerfs limonniars et aultres telles pinctures contrefactes à plaisir pour exciter le monde à rire (quel fut Silène, maistre du bon Bacchus) : mais au dedans on reservoit les fines drogues comme baulme, ambre gris, amomon, musc. zivette, pierreries et aultres choses précieuses ».

Ici apparaît la multiplicité des sujets réels du livre, les boîtes ne contiennent pas une seule drogue précieuse, mais toute une série, leurs décorations sont multiples et symboliques, il semble qu'à chaque dessin humoristique corresponde une drogue précieuse différente.

Les bons commentateurs de Rabelais ont suivi les conseils de la préface, ils ne se sont pas contenté de trouver une seule drogue dans le silène et nous croyons qu'ils en trouveront toujours de nouvelles.

Par exemple, l'« Histoire de la Guerre Picrocholine » est pour l'un une allusion aux conquêtes de Charles-Quint, pour l'autre le récit imagé des querelles de deux familles du pays natal de l'auteur. Les deux explications sont sans doute exactes, une troisième et une quatrième pourraient l'être également si nous en croyons l'auteur même du livre qui (toujours dans la préface du 1^{er} livre) nous dit après l'épisode du chien et de l'os à moelle :

« A l'exemple d'icelui vous convient estre saiges, pour fleurir, sentir et estimer ces beaux livres de haulte gresse legier au prochaz et hardiz à la rencontre ; puis par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sugger la substantifique

mouelle, c'est-à-dire ce que j'entends par ces symboles Pythagoriques, avec l'espoir certain d'estre faicts escors et preux à ladite lecture ; car en icelui bien aultre goust trouverez et doctrine plus absconse, laquelle vous revelera de très haultz sacrements et mystères horrifiques tant en ce qui concerne nostre religion que aussi l'estat politicq et vie oeconomique. »

Ce style, malgré son obscurité avait un grand avantage, si la Sorbonne croyait y voir certaine mauvaise doctrine, l'auteur pouvait répondre : « précisément cette page ne contient que des plaisanteries ».

Cette manière de prévenir les lecteurs du multiple sens profond à rechercher sous les phrases gaies, banales ou obscures, était à l'époque une pratique courante chez les écrivains hermétistes.

Nicolas Flamel, dans « La Clef du secret des secrets » donne ce conseil à l'Adepte : « Sache que tous parlent d'une mesme façon en deux façons dont l'une est vraie et l'autre faulse. La vraie est telle qu'elle ne peut être entendue que des illuminés seulement, qui marchent droitement et selon nature, laquelle est pourtant couverte de comparaisons et exemples sans noms oequivoques qui n'appartiennent point à la science, mais sont significants d'icelle. »

En prenant de la sorte leur manière, Rabelais veut peut-être continuer le jeu qu'il a commencé en se nommant abstracteur de Quintessence, nous verrons

s'il ne reprend pas de temps à autre ce jeu s'il l'avait pratiqué réellement.

*
* *

Le prologue du 2^e livre (qui est le 1^{er} de *Pantagruel*) présente moins d'intérêt pour nous. On pense qu'il a été composé et est paru en librairie, en 1532, deux ans avant « La vie inestimable du grand Gargantua ». Pour certains critiques ce 2^e livre avait été précédé par les « Croniques admirables du puissant roi Gargantua », attribuées à Rabelais, mais très inférieures à ses autres œuvres. Pour d'autres, l'éditeur aurait ajouté après coup la mention des Chroniques de Gargantua dans le Prologue du Pantagruel.

Peu importe pour notre thèse ; ce prologue insiste sur l'utilité de cette lecture gaie pour les malades, et n'a rien du ton du prologue du 1^{er} livre.

*
* *

Le prologue du Troisième livre est le premier qui soit signé du nom même de Rabelais, suivi des titres de Docteur en médecine et Calloier des Isles Hieres.

Le mot Calloier d'après le glossaire de Louis Moland, aurait pour étymologie *καλὸς ἄρρεν* ou *καλὸς γέρον* (beau prêtre ou beau vieillard). Henri Estienne le traduit par : Monachus quasi bellus senex. Cette qualification a été donnée dans le Levant aux moines de certains ordres. Pour Abel Lefranc, c'est le nom des moines dans tout l'Orient. Les Isles Hieres sont

nommées par quelques auteurs îles d'Or. Nous savons d'autre part que Nostradamus (dont les Centuries ressemblent aux Fanfreluches antidotées), prenait le titre de moine des isles d'Hyeres. Il est possible que Rabelais prenne ce titre fantaisiste par amour du climat de ces îles méditerranéennes où il a pu goûter une retraite particulièrement agréable. Mais il est permis de penser qu'en s'attribuant ce titre mystérieux, Rabelais adopte une fois de plus la manière des hermétistes.

Après avoir narré l'histoire de la défense de Corinthe et la conduite de Diogène en cette circonstance, Rabelais est amené par le tonneau diogénique à parler de son propre tonneau et compare ainsi le liquide qu'il contient : « Tel était ce breuvage contenu dedans la Coupe de Tantalus » représente par figure entre les seiges Brachmanes, tel estoit en Ibérie la montaigne de sel tant célébrée par Caton : tel estoit le rameau d'or sacré de la déesse souterraine, tant célébré par Virgile.

Cette série de comparaisons empruntées à des domaines différents, fait tout à fait penser aux clefs de Basile Valentin où l'image de l'évêque bénissant se trouve à peu de distance du Dieu Mercure.

Le rameau d'or sacré de la déesse souterraine, qui est en même temps la coupe de Tantalus et en même temps une montaigne de sel, n'est-ce pas le contenu de la fontaine sacrée de la dive Bacbue où Panurge viendra recueillir l'Oracle.

Cette préoccupation de ce qui est souterrain, est in-

diquée dans cette phrase. L'auteur pense déjà ce qu'il nous dira dans son dernier livre : « toutes choses sont sous terre cachées », ce qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher de la maxime qui vient clore de nombreux chapitres de l'œuvre de Basile Valentin :

Visita Interiora terrae... (1).

Nicolas Valois, dans le Livre Second nous apprend : « que les humidités s'entresuivent ainsi que les vagues de la mer jusqu'à ce qu'elles soient à leur fin au terme qui est le foyer au centre de la terre. »

Le culte des déesses souterraines est commun aux hermétistes et aux religions primitives. Il est curieux que le génie de Rabelais les ait rencontrés.

Ce culte n'est pas complètement disparu : les quelques vierges noires (Notre-Dame de dessous terre) en sont un vestige. Leurs sanctuaires sont très anciens, certains ont succédé sans changer de lieu à d'autres sanctuaires plus anciens encore où l'on venait honorer Isis ou Cybèle. Les plus anciennes statues de ces chapelles souterraines sont prismatiques triangulaires à grande base inférieure, de couleur noirâtre.

On peut rapprocher les unes des autres toutes ces allusions Rabelaisiennes à des personnages féminins, reines ou dames, demeurant quelquefois sous terre, connaissant toutes choses, guérissant tous les maux ; il existe entre elles un caractère commun de perfection, de souveraineté, d'intangibilité, qu'il est assez

(1) Basile Valentin ajoute... *Rectificando Invenies Occultum Lapidem*. Les initiales de cette maxime forment le mot vitriol (voir fig. 2).

curieux de trouver chez un auteur prétendu mécréant et misogyne. Joignons à cela la prédilection marquée pour le blanc et le bleu, dont il habille le jeune Gargantua, et nous trouvons réunis les éléments d'un idéalisme certain, qui ressemble étrangement (modifié il est vrai par l'esprit païen inhérent à toute œuvre de la renaissance), au culte chrétien de la vierge.

Le prologue du Quart livre semble se résumer en quelques mots : « Il faut préférer la santé à l'or. »

Ce conseil est banal, un peu absurde même, l'or n'empêche pas toujours de se bien porter. Il faut l'interpréter pour que son sens moral apparaisse. La santé ne désigne pas seulement le bon état physique, mais la satisfaction intérieure et la sagesse ; l'or, tous les biens factices, toutes les « choses fortuites » dont il est parlé par ailleurs, que nous appellerions aujourd'hui, beaucoup moins heureusement, « contingences ».

Cet adage de la santé préférée à l'or, extrêmement répandu dans le peuple, est très fréquent chez les auteurs alchimiques et ceci est facile à expliquer. Il importait avant tout de mettre en garde le travailleur contre la tendance qu'il a naturellement à chercher à pratiquer des transmutations par tous les moyens au lieu de chercher patiemment la pierre pour l'utiliser ensuite à la connaissance des choses et à la santé.

Dans « Azoth ou le Moyen de Faire l'Or caché des philosophes », le vieillard répond ainsi à son élève Adolphe qui s'étonne des pauvres habits que porte

son maître : « Il semble que votre opinion soit semblable à celle du vulgaire de ce monde, et de tous les fols qui cherchent avec soin les trésors des richesses corruptibles, et les allèchements des voluptez, l'intention des philosophes et leur avis est bien autre, car ceux ne sont dignes du nom de philosophes, qui courent après telles folies, mais ceux qui s'adonnent soigneusement à la cognoissance entière des mystères divins, et employent leur estude et labeur au service de Dieu... »

*
* * *

Prologue du 5^e livre. Ce livre n'a peut-être pas été écrit en totalité par Rabelais, en tout cas on y trouve le même esprit, la même inspiration et les mêmes sources que dans les parties les plus authentiques de son œuvre. Il semble que Rabelais soit revenu à ses premières lectures, celles auxquelles il se livrait du temps qu'il écrivait *Gargantua*. En effet, d'après un article de W. E. Smith, les sources du cinquième livre sont les mêmes que celles de *Gargantua* : Erasme (*Adagia*), Pline (*Histoire Naturelle*), Budé, de Asse, Aullu Gelle, Diogène, Laerte, Lucien, Pausanias, Athenaeus, Herodotus et surtout Colonna, auteur du *Songe de Poliphile*.

Ce livre est dédié encore aux « Beuveurs et Vérolés ». Au début de ce prologue, l'auteur discute l'opinion commune à tous les temps, mais prédominante aux époques dites « de progrès », suivant laquelle le monde abandonne son ancienne folie pour devenir

sage. Il demande à son lecteur en une longue suite d'interrogations, d'où peut venir cette opinion.

Son premier argument est une ténébreuse prophétie d'un antique Docteur dont « les paroles sont laconiques, les sentences Scotines et obscures » et le commentaire de cette prophétie l'amène à comparer la sagesse d'autrefois à la « fleur des febves en la prime-verre » et la sagesse nouvelle aux « febves en gousse ». Les livres étaient jadis très obscurs, impénétrables comme la fleur des febves (il cite Héraclite et Pythagore), maintenant ils expriment la même vérité, mais sous une forme plus accessible, dans la langue de tout le monde, ils donnent la febve en gousse.

Rabelais signale les persécutions que valent à ces livres leurs qualités mêmes. Il annonce ainsi que l'ésotérisme du passé se change dans son livre en exotérisme. Il admet que les auteurs anciens aient des idées cachées, il admire les écrivains qui ont bu « du fons Caballin, à plein godet » tout en écrivant qu'il ne saurait les imiter dans leurs sérieuses manières. Il y a une nuance de regret dans son affirmation : « A chacun n'est octroyé henter et habiter Corinthe. » Il semble résigné à une besogne plus humble « servir les massons ».

Faut-il se laisser convaincre de la sincérité de cet effacement, cette modestie n'est-elle un artifice littéraire ? Nous savons que Rabelais est bien convaincu de la sagesse que contiennent ses livres, il nous l'a répété au cours des précédents prologues. S'il veut présenter aux lecteurs des « febves en gousses » il a

puisé aux « fons Caballin » et recueilli la « fleur des febvres » des vieux philosophes ; il leur a fait subir un travail de maturation. Ayant écrit en langue vulgaire il se sait persécuté par les « revaudeurs de vieux mots latins tout moisis et incertains » qui lui reprochent entre autres griefs d'avoir livré à tous une science dont ils étaient jaloux.

En autre domaine, son attitude ressemble, avec plus d'audace il est vrai ; à celle de Basile Valentin qui écrit au début du livre troisième des douze clefs : « Beaucoup diront que j'ai tout plus que trop enseigné, et qu'à cause de cela j'ay chargé ma conscience de beaucoup de péchez ».

Nous avons réuni entre eux les prologues qui nous semble former une suite continue ; presque tout le contenu de chacun d'eux peut s'appliquer à toute l'œuvre.

Dans le commentaire du texte nous commencerons par la partie la plus évidemment riche en emprunts à la science Hermétique — le séjour dans le royaume de la Quinte-Essence.

CHAPITRE IV

LA QUINTESSENCE

A partir du chapitre XVIII, le cinquième livre est particulièrement riche en allusions alchimiques.

Les passagers se lamentent car les nefes sont échouées dans les sables et voici ce qu'il advient :

(En icelle heure vint vers nous droit aborder une navire chargée de tabourins, en laquelle je recognu quelques passagers de bonne maison, entre aultres Henry Cotiral, compaignon vieux, lequel à sa ceinture un grand viet-d'aze portoit, comme les femmes portent patenostres, et en main senestre tenoit un gros, vieux et salle bonnet d'un taigneux ; en sa dextre tenoit un gros trou de chou. De prime face qu'il me recognut s'escria de joye, et me dit : « En ay-je ? Voyez cy (monstrant le viet-d'aze) le vray Algamana : cestu'y bonnet doctoral est notre unique Elixo, et cecy (monstrant le trou de chou) c'est Lumaria major. Nous la ferons à votre retour ».

— Mais, dis-je, d'où venez ? où allez ? Qu'apportez ?

avec senty la marine ? ». Il me répond : « De la Quinte, en Touraine, Alchimie, jusques au cul. »

Le mot Algamaua désigne le mercure des Herméistes. Le visage d'âne en est un symboie comme l'Ane est symbolique de la matière, dissolvant imparfait et impur. Les philosophes perlent de « la puissance asine sans laquelle notre travail serait nul ». Le trognon de chou est peut-être le symbole de la génération. Quant au bonnet crasseux, mais doctoral, il nous rappelle la matière première qui ne paie pas de mine, écailleuse, de peu de prix, mais sans laquelle on ne peut rien faire.

Les passagers qui tiennent de la Quinte aident à sortir d'embarras les compagnons de Pantagruel, et au moment où ceux-ci veulent les récompenser, deux « grans Physiteres (cétacés) `entourent leur navire. Panurge, toujours prompt à triompher quand le péril est conjuré, voyant la nef sauvée, ne songe qu'à se gausser de ses sauveurs à qui arrive cette mésaventure, il mêle à ses paroles moqueuses quelques termes techniques de leur art :

« De bourach leur servira cette belle eau sallée,
« de nitre et sel Ammoniac en la cuisine de Geber. »

Le mot bourach désigne le borax, fondant métallique, le nitre, azotate alcalin, est également un fondant employé par les alchimistes, d'ailleurs le mot bourach signifiait parfois sel de nitre.

Après avoir abordé au royaume de la Quintessence, ils trouvent des gens de guerre qui gardent l'Arsenac. Ensuite, se place un discours que les gendarmes de

la reine font aux compagnons de Pantagruel ; ce discours, que l'on peut interpréter comme une satire des termes alchimiques, nous semble au contraire celles des alchimistes médiocres et discuteurs qui s'écartent de la Science primitive. Les gardes de la reine préfèrent les tourangeaux « bons lourdaux » à d'autres, « fiers comme escossois qui contre nous à l'entrée vouloient obstinément contester ».

« En vostre monde avez-vous si grande super-
« fluité de temps que ne scavez en quoy l'employer,
« fort ainsi de nostre dame Royne parler, disputer,
« et impudemment escrire ? Il estoit bien besoin
« que Cicéron abondonnast sa République pour s'en
« empescher, et Diogènes Laërtius, et Theodorus
« Gaza, et Argyrophile, et Bessarion, et Politian, et
« Bude, et Lascaris, et tous les diables de sages fols :
« le nombre desquels n'estoit assez grand, s'il n'eust
« esté recentemente accreu par Scaliger, Brîgot,
« Chambrier, François Fleury... »

C'était l'époque des discussions oiseuses d'Alchimie et les adeptes sincères et traditionnels ne voyaient pas d'un bon œil les vains discours qui aboutissaient à cette « confusion de régime et droguerie meschante » dont parle Nicolas Valois dans la *Clef du Secret des secrets*.

Tout de suite Rabelais passe aux guérisons effectuées par la reine et ses compagnons. Il voit les malades qui attendent leur tour, « Les ladres à part, les empoisonnez en un lieu, les pestiferez ailleurs, les verolez en premier rang. » Les privilégiés

de la reine étaient donc les préférés de Rabelais, ceux à qui étaient voués ses écrits et ses soins.

La reine guérit les malades, sans les toucher, mais elle administre des remèdes, puisque l'on montre aux compagnons de Pantagruel des orgues :

« D'une façon bien estrange : car les tuyaux
« estoient de casse en canon; le sommier de gaïac,
« les manchettes de rubarbe, le suppiéd de turbith,
« le clavier de scaïmonie. »

Rien ne peut mieux évoquer la thérapeutique médicamenteuse, véritable clavier sur lequel le médecin plaque des accords plus ou moins consonnants quand il rédige une ordonnance.

*
* * *

Les compagnons de la Quinte étaient des Abs-
trateurs, Spodizateurs (celui qui fait cuire sous la
cendre), des Massiteres (ceux qui broient et malaxent)
et autres personnages aux noms plus ou moins intelli-
gibles. La Quinte commence à guérir par des chan-
sons appropriées, les lépreux, les empoisonnés, ensuite
les aveugles, les sourds-muets et les gens apoplec-
tiques. Puis elle commence à parler. Pour accorder
son style à son caractère de substance précieuse
contenant le meilleur de toute chose, Rabelais lui
fait parler un langage précieux et châtié, que l'on
appelle maintenant quintessencié.

Connaissant la qualité de ses hôtes et surtout leurs
connaissances « en plusieurs pérégrines et rares dis-

ciplines », elle leur annonce qu'elle se départit de sa réserve passée et qu'elle leur souhaite la bienvenue. Ici deux lignes nous semblent extrêmement significatives :

— « Je ne suis point clerc, me disoit secrètement Panurge ; répondez si voulez. — Je toutefois ne repondis ; non fist Pantagruel, et demeurions en silence. »

La Reine a reconnu des initiés par ce silence dont Rabelais lui-même prend l'initiative, malgré l'invitation à parler de Panurge. Pantagruel qui symbolise toute sagesse a suivi l'exemple de l'abstracteur. La Reine a reconnu des frères de la doctrine dont elle est issue, elle rappelle ses origines Pythagoriciennes et au-delà les doctrines Égyptiennes, elle a retrouvé des praticiens de sa science :

« ... en Égypte, celebre officine de haulte philosophie, mainte lune rétrograde vos ongles mords avez, et la teste d'un doigt grattée. »

L'influence de la lune sur l'Ouvrage est ici définie, la phrase en français moderne signifie : en lune descendante vous vous êtes mordu les ongles et gratté la tête, c'est-à-dire : à ce stade de la lune plutôt qu'à un autre vous avez obtenu des résultats qui vous ont étonné et fait réfléchir ensuite. Cette influence astrale est une des particularités que les philosophes ont le plus gardée secrète, tout en la suggérant. Les adeptes de l'Alchimie sont silencieux sur les points importants de l'œuvre, c'est en ce sens qu'en « l'école de Pythagoras, taciturnité de cognois-

« sance estoit symbole : et silence des Égyptiens
« recongnu estoit en louange déifique, et sacrifioient
« les Pontifes en Hieropolis au grand Dieu en silence,
« sans bruit faire, ne mot sonner. »

La filiation de la même doctrine des Égyptiens (Prêtres de Thèbes et de Memphis) à Pythagore (par son enseignement ésotérique) est confirmée de nos jours par les remarquables recherches de Berthelot.

*
* *

Parmi les passe-temps de la Reine, il est à remarquer qu' « elle sassoit, tamisoit, belutoit, et passoit le temps avec un beau et grand sàs de soye blanche et bleue ».

Ces couleurs blanche et bleue étaient déjà celles de Garguanta enfant, et Rabelais y a consacré un long chapitre (livre I, chap. x). Il semble que ces couleurs blanche et bleue ou blanc bleuté soient le signal d'une étape importante de l'œuvre ; cela explique que cette étape ait été nommée par certains philosophes (Nicolas Flamel, Nicolas Valois, Basile Valentin) vierge blanche, par opposition au premier stade de vierge noire, ainsi nommé parce que la matière revêt alors la couleur noirâtre des statues primitives de la Vierge (1).

(1) Les sanctuaires les plus connus de vierges noires, sont en France : Chartres où existent deux statues de Vierge noire, Notre-Dame de Denoulsterre et Notre-Dame du Pilier ; Le Puy (Notre-Dame du Puy) ; Marseille où l'on révere à l'Église Saint-Victor, Notre-Dame de la Confession ; Vichy ; Quimper, etc.

Il serait trop long d'énumérer les nombreux symboles cités dans les guérisons des officiers de la Quinte : ils sont entremêlés de simples plaisanteries, ce qui est une manière constante chez Rabelais.

Il est à remarquer que les officiers de la reine ont chacun leur spécialité, ils semblent être des médicaments spécifiques tirés des travaux alchimiques, c'est-à-dire du traitement des « tinctures métalliques ». Tels étaient les médicaments métalliques de l'époque, connus ou secrets, résultat du travail des métaux isolés et réduits, ou des minerais naturels, traités par coctions répétées.

Quant à la Quintessence, dont « Geber est le premier Tabachin » (fin du chapitre xxii), elle est bien le Grand Élixir des Philosophes. Ce nom de Quintessence vient de ce qu'elle est supérieure aux quatre éléments et issue de la réunion des deux natures, une volatile et l'autre fixe, et la réalisation de la synthèse absolue de l'être avec les trois principes. Elle est représentée par l'étoile à cinq branches (Basile Valentin). Il ne saurait s'agir de l'extraction d'une cinquième essence par distillation.

*
* *

La fin du séjour au royaume de la Quinte est employée à assister à un Bal joyeux en forme de Tournois. Il s'agit de trois parties d'Échecs jouées par des personnages costumés. Elles se trouvent à peu près intégralement identiques à un passage

analogue du Songe de Polyphile. Ici comme dans l'Hypteronomachia, le camp argenté gagne deux fois de suite, le camp auré gagne la troisième partie. Or, les doctrines hermétiques sont d'accord pour affirmer que l'or potable apparaît à la troisième répétition.

CHAPITRE V

LE SYMBOLISME GÉNÉRAL DANS L'ŒUVRE DE RABELAIS.
LA DISPUTE PAR SIGNES DE PANURGE ET THAUMASTE.
LA DIVE BOUTEILLE, SES RAPPORTS AVEC LE SONGE
DE POLIPHILE.
LA RECHERCHE DU SENS CACHÉ.

Les prologues et les chapitres consacrés à la Quintessence ne sont pas les seuls passages où l'on retrouve le langage des hermétistes. Au cours de l'œuvre, dans les chapitres où l'on s'attend le moins à trouver une pensée grave, on est arrêté par un proverbe, un calembour, une phrase ténébreuse emprunté aux auteurs les plus obscurs ou au fond mythique des littératures populaires, que l'on peut interpréter soit comme une satire déguisée, soit comme une simple fantaisie, soit comme une allusion voulue aux opérations alchimiques, soit plus souvent comme un mode général d'expression employé d'une façon courante depuis les origines de la littérature : le symbolisme.

Rabelais trouve dans le symbolisme un moyen d'exprimer en un seul texte une foule d'idées pré-

sentant entre elles une profonde analogie ; il échappe aux persécutions de la Sorbonne, il permet aux lecteurs des époques à venir de trouver dans le mythe initial l'origine de nouvelles idées. L'obscurité, défaut habituel de ce langage, est largement rachetée par la généralité des idées exprimées. Il n'est pas étonnant que Rabelais ait une préférence pour une forme d'expression imagée qui lui permet d'utiliser son aptitude à la narration, à la description et à l'évocation, pour approcher des idées abstraites et surtout d'employer ses extraordinaires connaissances philologiques.

Le style symbolique a aussi l'avantage de ne pas rebuter le lecteur ; l'attrait des images permet de communiquer des idées philosophiques à un nombreux public qui aurait abandonné bien vite la lecture des mêmes idées exprimées directement : « Si l'imaige de science et sapeince estoit corporelle et spectable es yeux des humains, elle exciteroit tout le monde en admiration de soy (1) ». Outre ces nombreux avantages, le symbolisme était à la mode, la mythologie antique venait de s'associer aux énigmes médiévales.

Rabelais alla jusqu'à désirer apporter des modifications qu'il jugeait utiles dans le langage des couleurs. On suppose avec Marty Lavaux et Clouzot qu'il projeta de faire paraître un traité à ce sujet,

(1) *Pantagruel*, livre II, ch. XVIII. Rabelais nous dit avoir trouvé cette phrase dans Platon.

on ignore pour quelles raisons il abandonna son projet. Une variante de l'édition antérieure à 1535 termine le chapitre ix de Gargantua de façon à rendre très vraisemblable cette supposition :

« Bien ay-jé espoir d'en escrire quelque jour
« plus amplement et monstrier, tant par raisons
« philosophiques que par auctoritez reçues et
« approuvées de toute ancienneté, quelles et quantes
« couleurs sont en nature, et quoy par une chascune
« peut être désigné, si le Prince le veult et commande :
« Cil qui en commandant ensemble donne pouvoir
« et scavoir ».

Quand il publie les éditions suivantes, Rabelais a probablement renoncé à écrire ce livre sur la nature et le sens des couleurs, et pour donner une allure de plaisanterie à sa première intention, il remplace la dernière phrase : « si le prince, » etc., par : « si Dieu me sauve le moule du bonnet, c'est le pot-au-vin comme disait ma mère-grand. »

Le récit de la discussion entre Panurge et Thaumaste, le philosophe anglais, prouve que Rabelais s'intéressait au symbolisme des gestes. Cet épisode ne paraît pas une satire ; Thaumaste avant la discussion prononce des paroles pleines de bon sens et tout à fait dans les idées de Rabelais lui-même : il estime autant que lui la Sorbonne de l'époque :

« Seigneur, aultre chose ne me ameine sinon bon désir de aprendre et scavoir ce dont j'ai doubté toute ma vie, et n'ay trouvé ny livre ny homme qui me ayt contenté en la résolution des doubtes que j'ai pro-

posez. Et au regard de disputer par *contention*, je ne le veux faire ; aussi est-ce chose trop vile, et le laisse à ces maraulx Sophistes, Sorbillans, Sorbonnagres, Sorbonigenes, Sorbonicoles, Sorboniformes, Sorboniseques, Niboreisans, Borsonisans, Saniborsans, lesquels, en leurs disputations, ne cherchent vérité, mais contradiction et débat. »

Les seules paroles prononcées par l'Anglais sont : « Et si Mercure ? » Panurge le rappelle à l'ordre par ces mots : « Vous avez parlé, masque. » La mimique des deux partenaires, minutieusement décrite avec ses incidents et les réactions du public, est à peu près incompréhensible ; on peut seulement y retrouver quelques signes de reconnaissance corporatifs, repris aux *xviii^e* et *xix^e* siècles par certaines sectes maçonniques. Thaumaste, après la dispute, se déclare parfaitement satisfait des éclaircissements qu'il a reçus à propos des « problèmes insolubles tant de *Magie*, *Alchymie*, de *Caballe*, de *Géomantie*, d'*Astrologie* que de *Philosophie*. »



Rabelais donne encore une définition et des références à propos du symbolisme, à l'article : *Hieroglyphiques* de la « Briefve Déclaration » qui suit le quatrième livre. Il pense avec son époque que les signes égyptiens sont uniquement symboliques :

« *Hieroglyphes*, sacrés sculptures, ainsi estoient dictes les lettres des antiques saiges Aegyptiens, et

estoyent faictes des images diverses de arbres, herbes, animaulx, poissons, oiseaulx, instruments, par la nature et office desquelz estoit représenté ce qu'ils vouloyent désigner. De icelles avez veu la divise de mon seigneur l'Admiral en une ancre, instrument très poissant, et un daulphin, poisson légier sur tous animaulx du monde : laquelle aussi avoit porté Octavian Auguste, voulant désigner : Haste toi lentement ; fays diligence paresseuse ; c'est-à-dire expédie, rien ne laissant du nécessaire. D'icelles entre les Grecs a escript Orus Apollon. Pierre Colonne en a plusieurs exposé en son livre tusean intitulé *Hypterotomachia Polyphyli* ».

Le Songe de Poliphile mentionné ici eut sur le symbolisme de Rabelais une grande influence ; on retrouve des emprunts ou des souvenirs du livre de Colonna surtout dans le Gargantua et dans le cinquième livre. Nous l'avons déjà cité comme source du ballet en forme de tournoi exécuté devant la reine Quinte-Essence.



L'*Hypterotomachia Polyphili* fut imprimée en 1499 à Venise. L'ouvrage était anonyme, mais on sut que l'auteur était un moine du nom de Francisco Colonna. En effet, les initiales des chapitres forment la phrase : *Poliam frater Franciscus Columna peramavit*. L'édition vénitienne était ornée de gravures sur bois attribuées successivement à Raphaël Giovanni Bellini,

Carpaccio, Mantegna, Montagna, Stephanus Caese-
nas Peregrinus et Bernardo Parentino.

En 1545, une édition française est achevée d'im-
primer pour Jacques Kerver « libraire juré de l'uni-
versité de Paris », avec ce titre : *L'Hypterotomachie
ou Discours du Songe de Poliphile, Déduisant comme
Amour le combat à l'occasion de Polia*. Soubs la fic-
tion de quoy l'auteur monstrant que toutes choses
terrestres ne sont que vanité traicte de plusieurs ma-
tières profitables, et dignes de mémoire. La traduc-
tion fut commencée par Jacques Gohorry, curieux
poète connu seulement par ses adaptations d'Amadis
et ses recherches sur la pierre philosophale. Jacques
Gohorry dans une note latine jointe à la deuxième
édition nous informe en outre qu'il est simplement
l'intermédiaire d'un anonyme Chevalier de Malte :
« Delinearat primum eques Melitensis, vir ingenio
facile cultoque ». Le bibliographe Cicognara pense
que l'eques melitensis de Gohorry n'était autre que le
cardinal de Lenoncourt, et le rédacteur du catalogue
de la Bibliothèque Nationale adopte cette opinion.
Jacques Gohorry absorbé par de nombreuses occupa-
tions ne put mener à bout la révision du texte et s'en
déchargea sur son ami Jean Martin, secrétaire du
Cardinal de Lenoncourt, à qui l'œuvre est dédiée.
Mais nous avons déjà dit que le Cardinal de Lenon-
court connut Rabelais qui le mentionne dans la Scio-
machie. Les bois qui décorent l'édition française
reproduisent les sujets de l'édition italienne transposés

dans le style français : on les attribue à Jean Cousin ou Jean Goujon.

Le songe de Poliphile est un roman allégorique présenté comme le récit d'un rêve où le héros poursuit l'amour d'une femme appelée Polia. Au cours de son voyage en des contrées imaginaires remplies de riches créations architecturales, Poliphile est festoyé par une reine Eleutheride, dont Rabelais se souvient évidemment pour faire le portrait de sa reine Entéléchie. Poliphile est mené dans un temple où se trouve une fontaine ; on doit lui faire obtenir dans ce temple ce qu'il désire, l'amour de Polia.

La description de la lanterne du temple ressemble à celle que Rabelais fait au chapitre XLI (fig. 1). Toutes deux comprennent une platine supérieure soutenue par des chaînes (trois dans Pantagruel, quatre dans le Songe de Poliphile), cette platine est percée de quatre trous, « contenant quatre boules creuses retenues par un petit bord tellement que tout le rond se monstroît entier et comme pendant ». (Dans Rabelais « en chascune desquelles estoit fixement retenue une boule vuyde, cavée par le dedans, ouverte du dessus »). Les quatre boules sont faites, dans le Songe, de rubis balay, de saphir, d'émeraude et de topaze ; dans le cinquième livre de Pantagruel, « l'une est d'améthyste, l'autre de carboucle lybien, la tierce d'opalle, la quarte d'anthracite ». Les quatre pierres précieuses du Songe de Poliphile sont de couleur rouge, bleue, verte, jaune ; celles de Rabelais sont respectivement violette, rouge, jaunâtre, noire. La ressemblance est

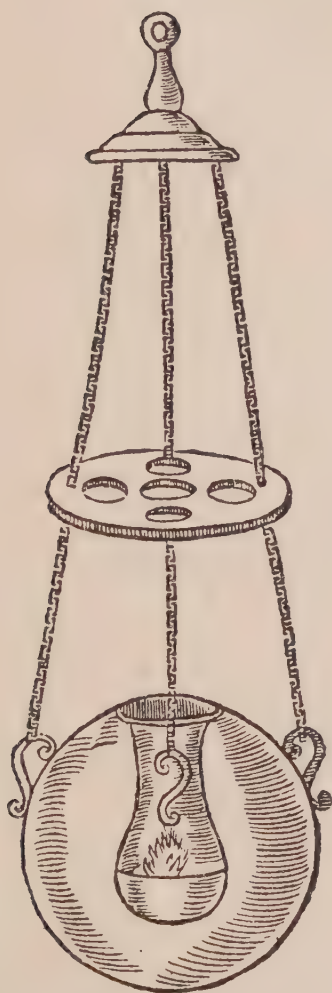


FIGURE 1. — La lampe perpétuelle figurée dans l'édition française du Songe de Poliphile.

encore plus frappante pour la grande lampe ronde située au-dessous. Elle contient un vase « ce forme de concourde, ou comme un urinal », dit Rabelais, « en forme d'urinal ou courge creuse », dit Colonna. Ce récipient est plein d'une « eau ardante par cinq foys distillée » écrivent les deux auteurs ; cette eau est incomsumptible dans l'un et l'autre texte. Autour du globe, était gravée une « bataille de petitz enfans, montez sur des Daulphins » ; Rabelais en a fait « une prompte et gaillarde bataille de petits enfans nus montez sus des petits chevaux de bois ».

La prêtresse de Vénus, qui joue le même rôle que la Dive Bacbuc, introduit Poliphile et Polia, accompagnés de quelques « religieuses », d'abord dans le temple renfermant une fontaine, puis dans une chapelle faite de pierre « phengite » ou transparente qui contient une sorte d'autel. Dans le temple de Bacbuc, il existe également deux sanctuaires : le deuxième est fait de « pierres phengites et speculaires », mais comme la chapelle est souterraine, Rabelais est obligé de supposer un « précipice de la roche » qui permet à la lumière d'arriver.

M. Abel Lefranc dans la *Revue du xvi^e siècle* (1929) remarque que le temple est souterrain dans Pantagruel, mais non dans Poliphile ; en outre, Panurge assiste seul hors du temple à la Révélation, Poliphile au contraire n'est pas isolé. M. Abel Lefranc ajoute que ces différences ne sont pas sans offrir une signification sur laquelle il ne formule encore aucune hypothèse. En réalité, Poliphile et Polia comme

Panurge sont entrés dans un deuxième temple, ils y sont accompagnés seulement par les « religieuses qui servent au culte. On peut se demander si à l'analogie de ces deux rites ne correspond pas une identité de pensée symbolique. L'initiation par le sacrifice de l'eau, (de l'eau et du feu dans Poliphile) donne aux initiés une sensation de santé, de bien-être et de force physique et morale. Dans les théories antiques ésotériques connues du moyen âge par Aristote, le chaud et l'humide sont propices à la vie et à tout ce qui favorise les manifestations de la vie ; parmi les saisons, le printemps, dans la journée, le matin. Arnauld de Villeneuve appliquait à ses malades suivant la doctrine de Galien des remèdes chauds dosés du 1^{er} degré « qui échauffent à peine » au 4^e degré « qui désorganisent » (1). Pour l'humide, si l'on en croit Rabelais, il ne saurait y avoir de degré qui désorganise. Il faut fuir le sec : En sec jamais l'âme ne habite », a-t-il fait dire aux bons buveurs qui festoyaient auprès de Grandgousiers. L'origine de la phrase se trouve dans le pseudo saint Augustin : *Ánima certe quia spiritus est in sicco habitare non potest. (Questiones Veteris et Novi Testamenti. E Veteri Testamento, Quaestio, XXIII)* (2).

L'idée de l'importance de l'eau et du feu (et en particulier du feu secret) domine également les théories plus cachées. La panacée considérée comme une

(1) Note ajoutée au Traité du Régime d'Arnauld de Villeneuve.

(2) *Pseudo saint Augustin* : ouvrage d'Alchimie, attribué par certains à saint Augustin.

synthèse absolue des quatre éléments, est désignée par les vertus dominantes de l'eau si l'on considère sa grande fusibilité et sa structure cristalline, ou du feu si l'on tient compte de son pouvoir purificateur et régénérateur et de ce qu'il est engendré par le feu. Il est curieux de constater que Rabelais voulant clore son œuvre par un sacrifice imité de l'antique, pour orner l'idée qu'il veut donner à son lecteur de la primauté de la connaissance, n'ait rien négligé des notions ésotériques dont il peut faire montre en la matière.

Rabelais ajoute encore à la description du temple des détails hermétiques qui ne figurent pas dans le Songe, la fontaine montrée par la pontife Bachuc est entourée de sept colonnes composées des sept métaux, des sept pierres précieuses correspondantes et des emblèmes des sept divinités ; la sixième colonne représente « Mercure en hydrargire, fixe, malléable et immobile ». Ce sont là les caractères du Mercure des philosophes ; « ce mercure est appelé laict, pour ce qu'il se fixe et coagule par son corps caché » (*Traité de la Nature de l'Œuf des philosophes*, composé par Bernard, comte de Trévisan, Allemand, Paris, Moët, MDCLIX). C'est de cet hydragyre fixe que parle Jean de Meung dans la Complainte de Nature à l'Alchimiste errant :

Cuide tu fixer l'Argent vif
Cil qu'est volatil et vulgal ?
et non cil dont je fais métal.

Il ne s'agit pas non plus de l'électrum, mélange d'or

et d'argent, affecté au dieu Mercure avant la guerre du Péloponèse pendant laquelle on découvrit l'hydrargyre, qui sembla convenir mieux au caractère du dieu mobile (Berthelot). En effet le terme d'hydrargyre ne saurait convenir à l'électrum.

Les dernières paroles de la dive Bacbuc viennent clore le cinquième livre par une louange de la vérité souterraine et cachée : « Portez témoignage que sous terre sont les grands trésors et choses admirables ». « Ce que du ciel vous apparôist, et appelez Phénomènes, ce que la terre vous exhibe, ce que la mer et autres fleuves contiennent, n'est comparable à ce qui est en terre caché ». Rabelais touche ici un des points communs entre la vieille alchimie et la science moderne ; la croyance à l'immense énergie latente en la matière grave. Il pense que l'énergie manifestée à la surface de la terre par la foudre est contenue en réserve à l'intérieur de la terre. De même, dans le domaine philosophique il donne comme fin au labeur de l'homme la recherche de l' « Abscond, du Mussé, du « Caché » à l'exemple des Égyptiens. Mais dans cette recherche il faut être « conduit de bonne lanterne ». Une initiation est donc nécessaire « à bien scurement et plaisamment parfaire le chemin de la cognoissance divine et chasse de sapience ».

Nous voyons Rabelais au terme de son œuvre faire profession de foi d'Hermétisme au sens le plus général du terme, il croit à l'unité du monde, à la ressemblance du macrocosme et du microcosme, il montre le rapport étroit entre la connaissance de

soi-même, des êtres créés et de Dieu « cette sphère intellectuelle de laquelle en tous lieu est le centre et n'a en lieu aucun circonférence (1) ».

*
* *

Le sens véritable des symboles rabelaisiens doit-il s'entendre avec Peladan comme une suite de revendications populaires, avec Anatole France ou M. Abel Lefranc comme une façon d'exprimer son hostilité contre le pape et la religion elle-même, en même temps qu'une sympathie pour les idées des Réformés, voire des Athées, avec le Docteur William Nicati comme l'histoire minutieuse d'une évolution spirituelle aboutissant à l'« oracle d'évidence », ; enfin, avec de nombreux lecteurs, doit-on considérer seulement dans son livre ce qui est explicite ou facile à interpréter. Le nom de Rabelais à travers les temps est utilisé par les champions de toutes les tendances intellectuelles. Il est assez étrange qu'on ait réussi à présenter Rabelais comme un partisan convaincu de la Réforme. Il suffit pour faire justice de cette opinion de lire ce qu'il pensait des Impos- teurs de Genève et aussi ce que les Réformés écrivaient de lui (2), les anathèmes de Putherbe

(1) Définition de Dieu que l'on retrouve dans Cusa, Gerson, Vincent de Beauvais, saint Bonaventure, Ficin (*Theologiae Platonicae de Immortalitate animae*, Paris 1641) la formule ainsi : « Quid igitur Deus ? Ciculus, spiritualis, ejus curtiū est ubique, circonférentia nusquam. » D'après saint Hippolyte, la définition est d'Empédocle.

(2) Robert Étienne dans l'une de ses préfaces s'exprime de la sorte : « Je sais que des théologiens... condamneront sûrement mes commen-

sont doux à côté des leurs. Nous ne pouvons non plus croire à l'anticléricalisme de Rabelais ; ce n'était pas un grand péché en France que de se moquer du pape et de la Sorbonne, l'Église n'était pas la farouche ennemie de la science que l'on a montrée, c'est elle-même qui autorisait la dissection à la Faculté de Médecine, tandis que Hippocrate et Galien avaient obtenu seulement le droit de disséquer des animaux. Les prêtres eux-mêmes se laissaient caricaturer avec beaucoup de bonne grâce. Ils prêtaient les ornements sacerdotaux pour les fêtes des fous, qui se déroulaient dans les églises et n'avaient rien d'austère. Les hautes protections ecclésiastiques qui entourèrent Rabelais, les indults dont il fut le bénéficiaire indiquent le crédit qu'il avait parmi le haut clergé. Il ne faut pas confondre ce dernier avec l'institution de la Sorbonne. Les Sorbonicoles étaient pour les prêtres érudits de mauvais confrères, et si, malmenés par lui, ils accusèrent Rabelais d'hérésie, il n'y faut voir rien d'autre qu'une vengeance.

Le Docteur William Nicati dans son livre : Rabelais notre Maître, s'efforce de suivre la pensée cachée de Rabelais et donne à chacun des épisodes du récit un sens psychologique particulier. Les obstacles rencontrés pendant le voyage sont les difficultés extérieures que l'esprit humain raconte dans le

taires, mais ce sont justement les mêmes Docteurs qui accepteront facilement par ailleurs au lieu de la pure doctrine de Christ, celle de cet homme scélérat et impie tout à fait athée qui se nomme Rabelais ».

jugement. Les moutons de Panurge symbolisent les entraînements de l'imitation, l'île Ennasim, la vanité de caste, Cheli, les douceurs du foyer. Après bien d'autres difficultés, ils finissent par entrer dans le temple de la Dive Bouteille, avec une lanterne pour chacun, qui symbolise leur conscience personnelle épurée. La description de la lanterne et de la fontaine appartient à la philosophie.

*
* * *

Les interpréteurs sont amenés à discuter aussi du sens que présente un recueil de 120 dessins attribué à Rabelais : « Les songes drolatiques de Pantagruel ». Dans l'édition d'Esmargart et Éloi Johanneau (1823), les commentateurs ont considéré ce livre comme une suite de caricatures des personnages puissants de l'époque, ils y reconnaissent Jules II, François Ier, Henri II. Nous ne nous étendons pas sur l'interprétation de ces planches dont l'authenticité est des plus douteuses. Nous dirons seulement qu'une interprétation basée sur le symbolisme hermétique serait tout à fait vraisemblable. La dernière gravure représente une femme maigre, aux rares cheveux désordonnés, aux mamelles pendantes de multipare, un vieux tonneau la revêt de la région ombilicale aux genoux, elle tient d'une main un verre et de l'autre un flacon. Esmangart et Éloi Johanneau suggèrent que ce dessin représente l'Église Romaine. Nous verrons plus volontiers

en cette femme à maigreur squelettique « la Mère Folle », c'est-à-dire l'Alchimie elle-même présentant aux adeptes l'élixir béni des philosophes.

Nous ne devons mépriser aucune des interprétations qu'on peut donner de l'œuvre de Rabelais, un des reproches qu'on peut leur faire est d'être exclusive, une façon nouvelle de comprendre le livre n'enlève rien aux précédentes. Aimant à la fois les anciens et les modernes pourvu qu'ils recèlent quelque sagesse il a voulu exprimer en un livre qui soit en même temps œuvre d'art et œuvre d'érudition, l'immensité des connaissances arrivées jusqu'à lui. Il a puisé ses connaissances non seulement dans les livres, mais aussi dans les proverbes, les traditions orales, les souvenirs attachés au sol. Il n'aurait pu tout dire s'il n'avait employé parfois le langage imagé de la philosophie hermétique qui lui permet d'exprimer en même temps, en une forme immuable les idées les plus générales sur la matière et sur l'esprit.

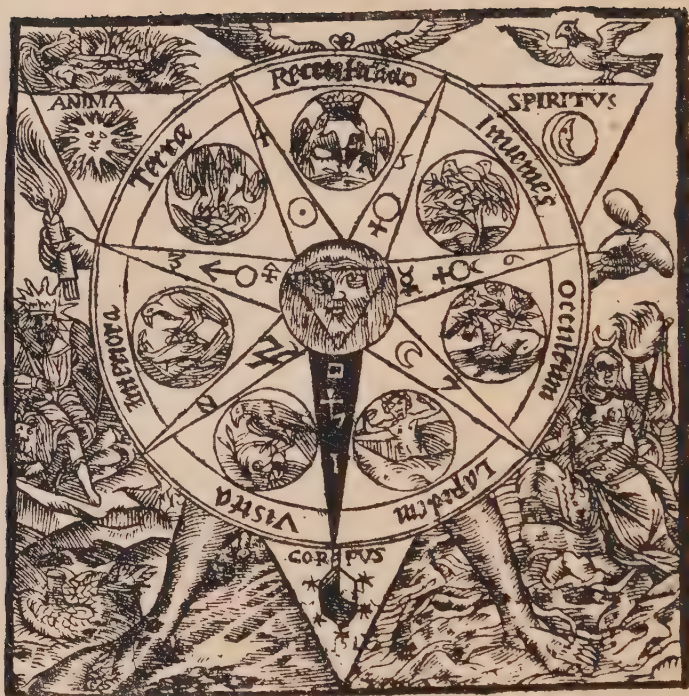


FIGURE 2. — Extraite de l'*Azoth* ou le *Moyen de faire l'or caché des philosophes*, attribué à Basile Valentin (Paris, Moët, 1659).

Cette gravure comporte un décor compliqué figurant les quatre éléments. L'eau est sous le pied gauche du personnage, la terre sous le pied droit, le feu est figuré par le flambeau tenu dans la main droite et l'air par des outres ou plutôt par deux poumons (on y distingue même une sorte de trachée) tenus dans la main gauche.

Les trois principes sont inscrits sur les pointes triangulaires. Le motif principal centré par le symbole de la pierre triangulaire et animée, représente les 7 métaux planétaires, placés dans l'ordre suivant en partant du plomb figuré en noir : plomb, étain, fer, or, cuivre, mercure et argent. Entre les symboles métalliques des scènes représentées dans sept médaillons figurent sans doute les sept opérations nécessaires à la préparation de la pierre.

La phrase dont les mots sont également intercalés entre les symboles métalliques, et juxtaposés aux scènes symboliques, se lit : *Visita Interiora Terrae Rectificando Invenies Occultum Lapidem* — Visite les parties intérieures de la Terre, par rectification tu trouveras la pierre cachée (cf. p. 39).

CONCLUSIONS

L'étude des anciennes disciplines présente pour le médecin un intérêt particulier. Habitué à considérer dans les théories qu'il sait être éphémères un moyen de grouper des phénomènes, de prévoir des conséquences, d'apporter des remèdes ; plutôt qu'une explication totale, il est moins solidement rivé à l'esprit de son temps que l'astronome ou le chimiste pour qui les théories durent longtemps, ou du moins ne sont jamais en contradiction assez évidente les unes avec les autres pour faire douter de l'excellence des hypothèses les plus récentes.

La connaissance des théories anciennes est éclairée par les traces qu'elles ont laissées dans les meilleurs esprits. En effet, les textes sont presque impénétrables si nous voulons les aborder avec l'esprit de notre temps ; ils sont arrivés jusqu'à nous vider en grande partie de leur sens. Les mots les plus précis, les tournures les plus élégantes de ces temps révolus nous semblent le comble du style ridicule. Les images les plus délicates sont devenues des expressions toutes faites. Les maîtres que nous aurions écoutés religieusement ne nous apparaissent plus qu'à travers les caricatures qu'ont tracées d'eux leurs orgueilleux descendants.

Or, il existe des auteurs à qui l'originalité du style et de la pensée a permis d'échapper à l'altération

du temps, Rabelais est de ceux-là ; il ne s'est pas laissé dominer par la mode de son époque ; les assises de sa pensée vont des traditions solides de sa province aux doctrines immuables des philosophes grecs, mais nulle discipline ne lui est étrangère. Il est pour nous au sens le plus strict du terme, l'interprète du passé, en nous permettant d'échapper aux mauvaises traductions que les siècles font des œuvres dont le style s'effrite dans le temps. Il nous conduit, à travers les obscurités accumulées jusqu'à la reine Entelechie éternellement jeune, comme Virgile conduit Dante à travers les ténèbres jusqu'à sa bien-aimée Béatrice.

Si Rabelais a subi l'influence des philosophes hermétistes jusqu'à utiliser souvent leur langage symbolique, c'est que l'alchimie n'était pas le passe-temps d'esprits obtus et cupides ou le délire de pseudo-savants.

Nos sciences modernes procèdent avant tout par analyse, nous scindons toute l'étude en plusieurs domaines distincts à l'intérieur desquels tout devient simple, en même temps que s'accroissent les acquisitions des sciences, on voit se multiplier le nombre de ces domaines, ainsi que celui des termes employés. Au contraire, les alchimistes supposaient un parallélisme parfait entre toutes les manifestations naturelles et même surnaturelles. Les mots employés sont les mêmes pour des ordres de phénomènes très différents. La recherche d'analogies en toute chose (1)

(1) La nature des pierres est la même que celle des autres choses (*Le Cosmopolite*).

les amenait à une synthèse si complète, qu'ils en arrivaient à considérer le plomb comme un « or lépreux » auquel une thérapeutique convenable devait rendre son aspect primitif de perfection.

Ce sont là des idées avec lesquelles nous ne saurions nous familiariser d'une façon définitive, mais nous devons pour quelque temps nous forcer à cet état d'esprit pour étudier les vieilles sciences, comme l'explorateur soucieux d'observer doit adopter les coutumes du pays.

L'étude méthodique du point de vue médical de l'alchimie présenterait deux avantages principaux : au point de vue matériel, elle nous permettrait peut-être de retrouver quelques médications métalliques préparées à partir des minerais, dont on pourrait comparer l'activité à nos préparations métalliques actuelles qui sont presque toujours des combinaisons bien définies, minérales ou organiques ou des suspensions colloïdales.

Au point de vue intellectuel et bien plus certainement, elle familiariserait l'esprit avec des modes de déduction, d'interprétation, de critique, propices à l'apparition de nouvelles données scientifiques.

La méthode expérimentale ne suffit plus toujours à l'étude de la vie, il y a des phénomènes qu'on ne peut pas dissocier pour les étudier séparément, les raisonnements par analogie et même parfois l'intuition pure sont nécessaires et les médecins le savent bien.

Ils savent qu'il faut se méfier de toutes doctrines mais ne faire fi d'aucune, considérer avec respect

les expériences du passé, sans cesser pour cela de faire confiance à l'avenir, s'écarter des tendances faciles à ridiculiser tout ce qui n'est pas immédiatement compréhensible. Si Rabelais est un exemple aux médecins, c'est surtout par son immense curiosité qui n'exclut en rien le scepticisme scientifique, il invoque également Galien et Hippocrate, en prenant le meilleur de chacun d'eux. Il cite avec gaîté sans s'étonner les légendes les plus invraisemblables qui contiennent peut-être des vérités cachées. Les défauts qu'il flétrit le plus énergiquement sont l'esprit de routine, l'ignorance volontaire et la mauvaise foi. Tous ces caractères sont d'un vrai médecin.

De nombreux auteurs se sont attachés à retrouver tout ce qu'il y avait de proprement médical dans son œuvre et dans sa vie. Il n'a pas été dans le cadre de notre thèse de revenir sur ces travaux très complets. Nous avons seulement voulu montrer qu'il eut connaissance, jusqu'à s'en inspirer en maintes occasions, du langage obscur que parlaient les abstraicteurs de Quinte-Essence, à la recherche du remède souverain.

VU : *Le Doyen,*

ROUSSY

VU : *Le Président de thèse,*

LAIGNEL-LAVASTINE

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY

BIBLIOGRAPHIE

I. — Alchimie. Hermétisme. Philosophie symbolique

ALBERTUS MAGNUS. — *Libellus de Alchymina*, Basileae, 1572, in-8°, Tractatus VIII.

ALLENDI. — L'Alchimie et la Médecine. Etude sur les théories hermétiques dans l'Histoire de la médecine. *Thèse*, Doctorat, Paris 1912. Chacornac.

Thomas d'AQUIN. — *Traité de la Pierre Philosophale*, traduit du latin. Chacornac, 1900, in-12.

ARTEPHIUS. — Le secret livre du très ancien philosophe Artephius dans trois traitez de la philosophie naturelle. Paris. Guillaume Marette, 1612.

Georges AURACH. — Le très précieux Don de Dieu. Manuscrit de Georges Aurach de Strasbourg escript et peinct de sa propre main, l'an de salut de l'Humanité rachetée 1415.

Jean AUGURELLI. — *La Chrysapee*, dans trois anciens traités de la Philosophie Naturelle. Paris, Charles Hulpeau, 1926, in-12.

Roger BACON. — *Miroir d'Alquimie*. Paris, 1612, 8° Bibli. Nat. R. 55241.

Heinrich von BATSDORFF. — *Le Filet d'Ariadne pour entrer avec sureté dans le labyrinthe de la Philosophie Hermétique*, Paris, 1695, in-12.

Marcellin BERTHELOT. — *Les origines de l'Alchimie*. Paris, 1885, in-8°.

— *Histoire des Sciences. La chimie au Moyen Age*. Paris, 1893.

— *Collection des Anciens Alchimistes grecs*. 3 vol. Paris 1888.

- LE BRETON. — *Clef de la philosophie spagyrique*. Paris, Joubert 1722.
- Charles BIGARRE. — *Considérations sur le culte d'Isis chez les Eduens*. Beaune, 1862.
- François CAMBRIEL. — *Cours de Philosophie Hermétique ou Alchimie en 19 leçons*. Paris Lacour et Maistrasse.
- CICÉRON. — *De natura Deorum*. Panekoucke 1830-1837, t. XXX.
- Pierre CLÉMENT. — *Histoire de Jacques Cœur et de Charles VII* (Nouvelle édition, Paris, Didier, 1866, in-8°).
- FRANCISCO COLONNA. — *Le songe de Poliphile*. Traduction française, Paris, Kewer, 1545.
- COSMOPOLITE ou Nouvelle Lumière chymique, divisée en douze traités. Avec un Dialogue de l'Alchymiste, du Mercure et de la Nature. Reveuz et fidelement corrigez sur les plus anciens exemplaires. A Paris, chez Jean d'Houry, 1669, in-12.
- LIMOJON DE SAINT-DIDIER. — *Le Triomphe Hermétique ou La Pierre Philosophale victorieuse*, à Amsterdam, chez H. Wetstein, 1699, in-12.
- ETTEILA. — *Le Denier du Pauvre, dans les sept nuances de l'Œuvre philosophique*, s. l. n. d. (1789).
- Nicolas FLAMEL. — *Le livre des figures hiéroglyphiques*, ainsi qu'il les a mises en la quatrième arche qu'il a bastie au cimetière des Innocens, à Paris. Paris, Guillaume Marette, 1612, in-8°.
- NOEL DU FAIL. — *Propos rustiques*. Paris, Gosselin, 1642.
- FULCANELLI. — *Le Mystère des Cathédrales*. Paris, Schemit 1926.
- *Les demeures Philosophales*. Paris, Schemit, 1930.
- Nicolas GROSPARMY. — *Œuvres*. Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal 2516 (166 S. A. F.).
- Roger GOULARD. — *Un mystère à la Bastille. Etienne Vinache, médecin empirique et alchimiste (XVII^e) par le Dr Roger Goulard*. *Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Médecine*. T. XIV, n° 11 et 12.
- J.-F. HOENCKEL. — *Flora Saturnisans*. Paris, J.-T. Herissart, 1760.
- HUGINUS A BARMA. — *Le règne de Saturne changé en siècle d'or*. Paris, Pierre Derieu, 1780.
- LANGLET DUFRESNOY. — *Histoire de la Philosophie Hermétique. L'entrée au Paradis fermé du Roy*. Paris, Coustelier, 1742.

- Jean de MEUNG. — De la transformation métallique, trois anciens tractez en rithme française, ascavoir : La Fontaine des amoureux de science auteur : J. de la Fontaine : les Remonstrances de Nature à l'Alchimiste errant avec la réponse du dit alchimiste ; ensemble, un tracté de son Roman de la Rose concernant le dit art : le sommaire philosophique de Nicolas Flamel avec la défense d'iceluy art et des honestes personnages qui y vaquent. Paris C. Guillard et A. Warancore, 1561. In-8°, IV, 75 H. R. 2619, 3 bis, Bibliothèque Nationale.
- NOËL. — *Dictionnaire de la fable*. Paris, Le Normand, 1801.
- DOM PERNETY. — *Les fables Egyptiennes et Grecques*, dévoilées et réduites au même principe, avec une explication des hiéroglyphes et de la guerre de Troye. Paris, 1758, 2 vol. in-8°.
- PHILALETHES ÆRENAEUS. — *Introitus apertus ad occlusum regis palatium*, autore anonymo Philalethes philosopho, in gratiam artischyniaca filiorum nunc deano publicatus. Venetiis, 1638, in-12.
- Albert POISSON. — *Histoire de l'Alchimie*, Nicolas Flamel. Paris, Chacornac, 1893.
- Claudius POPULIN. — *Les trois livres de l'Art du Potier, du cavalier Cyprian Piccolpassi*. Paris Librairie internationale 1861.
- Frédéric PORTAL. — *Des couleurs symboliques*. Paris, Treuttel et Wurtz, 1857.
- L. SANNEAU. — *Les sources de l'Argot Ancien*. Paris, 1912.
- J. TOLLIVS. — *Le Chemin du Ciel Chymique* (Traduction du *Manuductio ad Coelum Chemicum*). Waesbergros, 1682.
- BERNARD, comte de TRÉVISAN. — *Traité de la nature de l'Œuf*. Traduction Française, Paris, Moët, 1659.
- Salomon TRISMOSIN, précepteur de Paracelse. *La Toyson d'or ou la Fleur des Thrésors*. Trad. d'alemand en françois. Paris, Charles Sevestre, 1612, in-12.
- Basile VALENTIN. — *Traité des choses naturelles et surnaturelles de F. B. Valentin* (manuscrit Bibliothèque de l'Arsenal) 3016 (163. S. A. F.).
- *Traité des 7 planètes, de leurs offices, espèces, propriétés, vertus de leur cours et secrets admirables* (manuscrit Bibliothèque de l'Arsenal) 3016 (163. S. A. F.).

Basile VALENTIN. *Les douze clefs de Philosophie*. Traduction Française, Paris, Moët, 1659.

— *Colloque de l'Esprit de Mercure à Frère Albert*. Traduction Française. Paris, Moët, 1659.

— *Azoth ou le moyen de faire l'or caché des Philosophes*. Traduction Française. Paris, Moët, 1659.

Nicolas VALOIS. — *La clef du secret des secrets*.

— *Les cinq livres de Nicolas Valois* (manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal), 3018 165. S. A. F.

L'abbé VILLAIN. — *Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme*, recueillie d'actes anciens qui justifient l'origine et la médiocrité de leur fortune, contre les imputations des alchimistes. On y a joint le testament de Pernelle et plusieurs pièces intéressantes. Paris, Desprez, 1761, in-12.

Arnauld de VILLENEUVE. — *Le Rosaire sur la fleur d'alkemie*, manuscrit numéro 2872 (101 S. A. F.). Recueil. Fol. 429 v^o.

G.-J. WITKOWSKI. — *L'Art profane à l'Eglise*. Paris, Schemit 1908. *La cabale Intellective*. Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal S et A 72.

Anonymes

Le Texte d'Alchymie et le Songe verd. Paris, D'Houry, 1695, in-8^o.

La Lumière sortant par soy même des tenebres ou véritable théorie de la Pierre des Philosophes. D'Houry, 1693, in-12.

La Clef du Grand Œuvre ou Lettres du Saucerien Tourangeau. Paris, Cailleau, 1777.

II. — Biographie et Commentaires rabelaisiens

Ch. ABEL. — Rabelais médecin stipendié de la ville de Metz. 1870, in-8^o.

Paul ALBAREL. — *La psychologie et le tempérament de Quarème Prenant*, 1906, Nogent-le-Rotrou.

— *Quelques aperçus nouveaux sur la bibliothèque Saint-Victor : Rabelais*. Narbonne, 1922, in-8^o.

— *Rabelais à Narbonne*. Paris, 1925, in-8^o.

Gaston ANDRIEU. — *La fraternité des peuples*. Ten .°. solennelle du 19 mars 1895. Rabelais, son temps, sa vie, ses œuvres, conférence par le F. Gaston Andrieu. Sténog. par le F. Havette. Paris, 1895.

Marcel BENOIST. — *Rabelais accoucheur*. Thèse, Montpellier, 1904.

BERNIER. — *Jugement et observations sur la vie et les œuvres de Rabelais*. Paris, 1699, in-8°.

W. BESANT. — *Rabelais*. Louvres, 1879.

Docteur BINET SANGLE. — *Les lois psychophysiologiques du développement des religions*. Paris, Maloine, 1907.

Clausius BONTOUX. — Louis Veuillot et les mauvais maîtres du xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles. Luther, Rabelais, Molière, Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes, Paris, Perrin, 1919.

Jacques BOULENGER. — *Rabelais à travers les âges*, suivi d'une bibliographie sommaire de l'œuvre de maître François. D'une étude sur ses portraits et d'un examen de ses autographes. Ouvrage illustré de plusieurs portraits et fac-similés. Alençon et Paris, 1925, in-8°.

V. L. BOURILLY. — *Deux points obscurs de la vie de Rabelais*. Paris, Champion.

Félix BREMOND. — *Rabelais médecin*. Le tiers livre. Paris, Maloine, 1901.

J. Ch. BRUNET. — *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres*. Paris, 1841, in-8°.

H. CHARDON. — *Rabelais curé de Saint-Christophe du Jambet*. 1879, in-8°.

CLOUZOT. — *Biographie, bibliographie et commentaire des Œuvres de Rabelais*. Paris, Garnier, 1923.

G. COLLETET. — *François Rabelais*, Paris, 1807, in-12°.

DAREMBERG. — *Histoire des Sciences médicales*. Paris, Baillière, 1870.

Léon DAUDET. — *Flambeaux Rabelaisiens*. Paris, 1929, in-16.

Paul DELAUNAY. — *La cétologie de Rabelais* (Bibliothèque Nationale).

Léopold DELISLE. — *Le Cabinet des livres imprimés antérieur au milieu du xvi^e siècle*. Paris, Plon et Nourrit, 1905, in-4°.

DESONNAZ. — *Rabelais dans le Livre d'or des peuples*. Paris, s. d. in-4°.

- A. F. LÉ DOUBLE. — *Rabelais anatomiste et physiologiste*. Paris, Leroux, 1899.
- P. DUCROT. — *La géographie dans Rabelais. Voyage de Pantagruel*. Tours, 1894.
- Martin DUPONT. — *François Rabelais*, in-8° (Bibl. Nat. 8° L27. 54316).
- FLEURY. — *Rabelais et ses œuvres*. Paris 1877. 2 vol., in-8°.
- FOLENGO. — *Histoire macaronique de Merlin Coccaige prototype de Rabelais, avec des notes et une notice*. Paris, Garnier, 1876, in-8°.
- FOLET. — *Rabelais et les Saints préposés aux maladies*. Paris, Champion, 1905.
- Anatole FRANCE. — *Rabelais*, Lévy, 1933.
- GEBHART. — *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*. Nancy, 1877.
- GILSON (Etienne). — *Rabelais franciscain*. Paris 1924, in-8°.
- LOUIS GOYON. — (*Diverses leçons*). Lyon, C. Marillon, 1604, in-8°.
- QUINQUÉNÉ. — *De l'autorité de Rabelais dans la Révolution*. Paris, 1879, in-12.
- J. HEULHARD. — *Rabelais et son maître*. 1884, in-8°.
- *Rabelais, chirurgien*. 1885, in-16.
- *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz*. Paris, s. d. in-4°.
- Aphorismes d'Hippocrate (Gryphe, 1531) (portant en sous-titre : Revus par François Rabelais, médecin accompli dans tous ses grades).
- PETIT de JULLEVILLE. — *Les mystères*. Paris, 1880.
- LACROIX. — *Rabelais, sa vie et ses ouvrages*. Paris, 1859.
- LANGLOIS Ernest. — Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de gestes imprimées.
- Ch. LENORMANT. — *Rabelais et l'Architecture de la Renaissance*. Paris, 1840, in-8°.
- William NICATI. — *Rabelais notre maître*. Paris, 1926, in-16.
- NODIER. — Notice sur les éléments où Rabelais a puisé son livre. Paris, 1835.
- Eug. NOEL. — *Rabelais et son œuvre*. Paris, 1870.
- PELADAN. — *Le secret des corporations, la clé de Rabelais*. Paris, Lansot, 1905.
- Emile PICOT. — *Rabelais à Lyon*. Paris, Champion, in-8°.

- Jean PLATTARD. — *L'Œuvre de Rabelais*. Paris, Champion, 1910.
— *François Rabelais*. Paris, 1932.
— *Le séjour de François Rabelais à Fontenay-le-Comte*. Fontenay-le-Comte, 1924, in-8°.
— *Vie de François Rabelais*. Paris, 1928.
REAUME. — *Rabelais et Montaigne pédagogues*, 1886, in-12°.
RICCI (SEYMOUR de). — *Les autographes de Rabelais*. Paris, 1925.
L. SAINEAU. — *L'influence et la réputation de Rabelais*. Paris, 1930, in-8°.
SAINTE-BEUVE. — *Les Grands écrivains français*. Paris, 1926, in-16°.
Docteur de SANTI. — *Quelques points obscurs de la vie de Rabelais*. Nogent-le-Rotrou, Paris, 1921.
STAPPER. — *Rabelais, son génie, son œuvre*. Paris, 1889, in-12.
Henri STEIN. — *Un Rabelais apocryphe de 1549*, Paris, Picard, 1901.
Louis THUASNE. — *Rabelais et Villon*. Paris, Champion, 1907.
Pietro TOLDO. — *Cyrano de Bergerac, Swift et Rabelais*. Paris, Champion, 1907.
Emile VAYRAC. — *Rabelais*. Hanoï, 1931, in-8°.
DE VALONS. — *Documents sur le séjour de Rabelais à Lyon*. Lyon, 1873, in-8°.
Vittorio WAILHE. — *Les voyages de Rabelais à Rome*, 1907.

III. — Editions de Rabelais

- François RABELAIS. — *Œuvres*. Lyon, Jean Martin, 1558.
François RABELAIS. — *Œuvres*. Nouvelle édition, Amsterdam, Henri Bordesius, 1711.
François RABELAIS. — *Œuvres avec des remarques historiques et critiques* de M. de Duchat. Amsterdam, Jean Frédéric Bernard, 1741.
RABELAIS. — *Œuvres collationnées pour la 1^{re} fois sur les éditions originales*, par Burgaud des Marets et Rathery. Paris, Didot, 1858, 2 vol.
RABELAIS. — *Œuvres*, édition Marty Lavaux. Paris, 1868-1861.

François RABELAIS. — Edition critique publiée par Abel Lefranc.
Paris, H. et E. Champion, 1913.

RABELAIS. — *Œuvres*, Edition conforme aux derniers textes, avec
les variantes, notice, note et glossaire, par Pierre Jamet, 1873.

RABELAIS. — *Œuvres complètes*. Texte établi et annoté par Jacques
Boulenger. Paris, N. R. F. 1934.

François RABELAIS. — *Pantagruel*, par Jean Plattard. Paris,
Roches, 1929.

*Les Songes Drolatiques de Pantagruel où sont contenues plusieurs
figures de l'invention de maistre François Rabelais : et dernière
œuvre d'iceluy, pour la récréation des bons esprits.* Paris, Richard
Breton, rue Saint-Jacques, à l'Escrevisse d'argent, MDLXV.
La Revue des Etudes Rabelaisiennes et Revue du xvi^e siècle, 1903-
1931.

